

N° 17 - 13-19 Mai 1921

LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro
le 6^e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



MARY OSBORNE

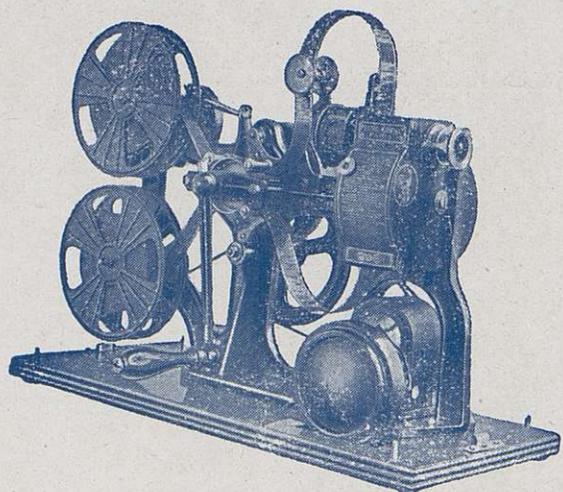
CLICHÉ PATHÉ

LA PLUS BELLE DISTRACTION LE CINÉMA CHEZ SOI

SANS DANGER :: SANS INSTALLATION
:: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::

AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON
PATHÉ-KOK

.. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs



LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"
est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main
.. .. Produisant lui-même son électricité

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE
DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUELÉ DE
PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.
Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

Le Numéro 1 fr

N° 17

Du 13 au 19 Mai 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs 3, Rue Rossini, PARIS (9 ^e) - Tél. : Gutenberg 32-32 <i>Les Abonnements partent du premier de chaque mois. (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)</i>	ABONNEMENTS	
France	Un an 40 fr. Six mois 22 fr. Trois mois 12 fr. Un mois 4 fr.			Étranger

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de Régina BADET, Gaby MORLAY, Marcel LEVESQUE, MUSIDORA.

Madeline AILE

Votre nom et prénom habituels ? — *Madeline* | Aimez-vous les gourmandises ? — *Oui, les*
L. — Mon papa ne veut pas que je vous en dise | *très, très bonnes.*
plus.

Votre petit nom d'amitié ? — *Mon grand*
frère m'appelle : Petite
peste à roulettes !

Quel est le prénom que vous auriez préféré ?
— *Le mien.*

Lieu et date de naissance ? — *Dieppe, 30*
juin 1909.

Quel est le premier film que vous avez tourné ? — *La Nouvelle*
Aurore.

De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — *Le rôle de*
Canzonette de « Tue-la-Mort. »

Aimez-vous la critique ? — *Oui, beaucoup,*
jusqu'ici.

Avez-vous des superstitions ? — *Une seule.*

Quelle est-elle ? — *Je*
touché du bois (sans
peinture).

Quel est votre fétiche ?
— *Ma première petite*
dent.

Quel est votre nombre favori ? — *Le nombre*
de mes poupées : 15.

Quelle nuance préférez-vous ? — *Le beau bleu*
du ciel et de la mer de
Nice où je vais tous les
hivers.

Quelle est la fleur que vous aimez ? — *L'œillet.*

Quel est votre parfum de prédilection ?
— *Le join coupé (le vrai au printemps).*

Fumez-vous ? — *Quelquefois mon papa me passe*
sa cigarette en cachette de maman : c'est très bon !



Madeline Aile

Lesquelles ? — *Brioches,*
Madeleines de Commer-
cy, les confitures de Bar-
le-Duc, et les bons choco-
lats.

Votre devise ? — *Ne*
jamais mal « tourner ».

Quelle est votre ambition ? — *Devenir une*
grande artiste.

Quel est votre héros ?
— *Rouletabille.*

A qui accordez-vous votre sympathie ? —
A l'auteur de mes films.

Avez-vous des manies ?
— *Pas encore.*

Etes-vous fidèle ? —
A quoi ?

Si vous vous reconnaissez des qualités et... des défauts, quels sont-ils ? — *Ça, c'est*
une confession !

Quels sont vos auteurs favoris, écrivains, musiciens ? — *Gaston*
Leroux, Mozart.

Votre peintre préféré ?
Poulbot.

Quelle est votre photographie préférée ? —
Celle-ci

P. S. — Nous avons en main les réponses suivantes qui paraîtront successivement :

France Dhélia, Léon Mathot, Huguette Duflos, Biscot, Baron fils, Sabine Landray, Pierre Magnier, Juliette Mal-

herbe, Sandra Milowanoff, Napierkowska, Pearl White, Fanny Ward, Cresté, Paul Capel-lani, Andrée Brabant, Jean Dax, etc., etc...

LES ÉTOILES PRÉFÉRÉES

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, c'est **Mlle M.-A. EPSTEIN**, demeurant 26, Rue Joséphin Soulayr, à Lyon, qui a obtenu le premier prix de notre concours "LES ÉTOILES PRÉFÉRÉES".

Nous donnons ci-dessous sa réponse in-extenso :

- 1^o **Sessue Hayakawa**. — Toutes les tragédies dans l'unique ligne de ses sourcils ; mais si digne et maître de soi, qu'allant tuer, de sa main méticuleuse, — en trois temps —, il ferme la porte.
- 2^o **Charles Chaplin**. — Parce que ses meilleures « bouffonneries » sont des drames à se faire pendre.
- 3^o **Nazimowa**. — Parce que la sauvage et vivante petite fille qu'elle a créée si souvent, n'a rien à voir avec les fadeurs blondes qu'on nous sert trop souvent en boucles et pyjamas clairs.
- 4^o **Charles Ray**. — Parce que c'est tout le tragique des petites angoisses de chaque jour.
- 5^o **Douglas Fairbanks**. — Parce que les gouttières deviennent de tendres sentiers où promener ses fiançailles.
- 6^o **Jacques Catelain**. — Pour son interprétation remarquable du *Carnaval des Vérités* et son sourire pointu.
- 7^o **William Hart**. — Parce que c'est beau, un beau coup de poing !
- 8^o **Lilian Gish**. — Pour le tragique de ses petits gestes courts et affolés.
- 9^o **Marcelle Pradot**. — Pour un inoubliable gros plan, « l'Invitation à la Danse » dans *L'Homme du Large*.
- 10^o **D. Evremont**. — Parce qu'il a du chic, une allure « vraie » et qu'il n'est pas venu au cinéma, après dix ans de théâtre et autant d'opéra. (Voir *l'Homme qui a vendu son Âme au Diable*.)
- C'est **Sessue Hayakawa** qui incarne le mieux mon idéal de photogénie psychologique.
- M.-A. EPSTEIN

Voici, à titre documentaire, le classement des Étoiles ayant obtenu le plus de suffrages :

Mathot	2.756	Signoret	2.187	Francesca Bertini	531
Sessue Hayakawa	2.743	Huguette Duflos	2.006	Régine Dumien	402
Charlot	2.504	Emmy Lynn	1.924	Fatty	225
Cresté	2.416	Romuald Joubé	1.887	Jacques Catelain	115
Pearl White	2.403	Navarre	1.804	Suzanne Grandais a obtenu	
William Hart	2.392	Séverin-Mars	1.730	2.720 voix. Certainement, cette	
Mary Pickfort	2.369	Fanny Ward	1.502	artiste eut été classée la première	
Douglas Fairbanks	2.341	Régina Badet	913	si beaucoup de nos lecteurs n'a-	
Nazimowa	2.224	Mathé	821	vaient cru devoir s'abstenir de	
Krauss	2.203	Jean Dax	612	voter en raison de son décès.	

Nous donnons ci-dessous le nom d'un certain nombre de concurrents dont les intéressantes réponses ont été classées :

Lisette Tcherniakoff, A. Moranivelle, René Pradines, Pierre Cayer, B. Pendants, Paulette Gazel, Irénée Poncet, Steffanie Caze, Ant. Lorset, Gabrielle Le Biboul, Simone Crépin, Marg. Bernaudot, André Cottin, Pierre Cajet, Camille Meunier, Marg. Romeuf, F. Daiblet, Edmond Sellier, Jacques Peauger, A. Lebouille, Y. Gardais, Elise Béranger, Y. Guilloux, M. Hurier, G. Debrie, Edmond Bruno, Yvonne de Berges, Simone Claris, Raymonde Renaud, Lucienne Lelaidier, Edouard Trocmé, Brémand, Vicam, Marguerite Boureux, Lucie Gardin, Paul Mille, Suzanne M., Mado hatil, Odette Clot, Alice Mestas, Paule Berthon, Al. Le Gall, Marcelle Colinet, Robert Hanoum, Etienne Moutet, André L'Ouvrière, René Defi, Marcel Marie, Fichet, Jeanne Beuve, Prieur Raymond, Eva Elie, Gabrielle Aubeuf, Boon Georges, Juliette Salasc, Marie-Paule Marquez, Germaine Aubry, Retrou, Augusta Brun, René Aubrun, Roger Anne, P. Rambaud, Jean Cancel, G. Boucaut, Pierre Ochl, Mangeat Joseph et Berthe, Lucie Chauvelier, Denise Damour, P. Robert-Delaux, Charles Colpaert, Jean Rochette, Georgette Chauvelier, Marcelle Maréchal, M.-L. Courbe,

Christiane Chilly, Lucette Pierre, M.-L. Petit, Robert Pistre, Marcelle Richeux, Nazimova Toulousaine, Hervé, C. Junquet, J. Omer, Raoul Bobon, J. Herselin, Simonne Gauthier, R. Herreman, Poulet, Paily, G. Carlier, Claire Clauzel, Léon Bertrand, Gardin, Le Testu, Marie-Louise Clouzet, J. Rocher, Raymond Allemagne, Louis Fromont, Gaston Amédéo, Morin Joseph, Jean Courtois, Marie-Louise Hamelin, Aupetit, Pierre Audial Thiry, Jacques Meyer, Marcelle Delort, Simone Sarret, Trabet Marius, L. Ardisson, Emma Sarret, Aimé Ville, Suzanne Bruntschwig, Marg. Binet, L. Crouan, Duroube, Desmoulière, Lucienne Rolin, A. Périchaud, Martha Goormans, Madeleine Morin, Olivier Hodeir, Pauleau Chrysostome, Lucienne Martaud, Raymond Tellier, Louis Bourbon, Odette Gautreau, Paul Lalève, Albine Léger, Jean Hartmann, L. Darblay, Helyett Magnavacca, Francisque Faure, René Désagulier, Pannault, P. Anquetil, Emile Bernard, Marcel Lafon, Yvonne Fagart, Tomand Henry, Desprez, Aline Kerbart, Léonce Trintignan, Emile Corradi, Jean Roubien, André Ferrier, F. Kozirowicz

(La suite au prochain numéro)



LES DEUX GAMINES ET LEUR MÈRE

Cliché Gaumont

LES ENFANTS AU CINÉMA

LE cinéma prenant une place de plus en plus importante dans les distractions de l'humanité, il était tout naturel que l'enfance eut, elle aussi, une place très prépondérante sur l'écran où nous la voyons jouer en de nombreux drames et comédies, non plus des rôles épisodiques de remplissage ou de figuration agréable, mais des rôles assez importants pour conduire toute l'action d'un film.

Parmi ces derniers citons *Petit Ange*, qui fut un des plus grands succès de la récente production cinématographique française, et qui eut pour principale interprète une espiègle étoile de 5 ans, la petite Régine Dumien.

Alors que nos metteurs en scène français hésitaient à confier des rôles importants à de juvéniles interprètes, les metteurs en scène américains usaient intelligemment de cette corde sensible qu'est l'enfance. Bien

avant la célèbre Mary Osborne, nous avions eu toute une jolie pléiade de jeunes « miss » de 5 à 10 ans, telles que : Baby Morgan, miss B. Everdale, Dorothy Battley, Edna Hamel, Louise Flugrath, Gladys Johnston, les sœurs Irving, Madge Evans, Zoé Raë, Jane et Catherine Lee, Virginia Lee Corbin, et l'extraordinaire petit Francis Carpenter qui, à l'âge de 8 ans, conduisait toute l'action d'*Aladin ou la Lampe merveilleuse*, de *Fan-Fan*, d'*Ali Baba ou les quarante voleurs*, des *Enfants dans la*



PAUL DUC dans "Champi-Tortu" RENÉ ANDRÉ

Forêt, du *Vainqueur de l'Ogre*, remarquables œuvres féériques de la Fox-Film, entièrement tournées par des groupes d'enfants, et qu'avec obstination, les directeurs des cinémas parisiens se refusèrent absolument à mettre à leurs programmes.

Prochainement, nous reviendrons sur ces films qui sont de véritables spectacles pour



Cliché Pathé

LE JEUNE TOUZÉ
interprète de "Popaul et Virginie", et de "Poucette,
le plus jeune détective"

la jeunesse, et nous parlerons aujourd'hui de nos principaux petits interprètes français, dont il serait injuste de méconnaître plus longtemps les qualités. Mais à qui la faute ? A toutes nos maisons d'éditions françaises qui sont tellement chiches de documents que c'est à croire qu'elles n'ont pas pris la peine d'en réserver pour leurs archives.

Leurs archives !... Si demain, je demandais des photos à n'importe quelle maison de Paris, je n'aurais que des documents très incomplets et parcimonieusement communiqués, alors qu'il me suffit de demander des renseignements sur Baby Mary Osborne pour avoir tout ce que j'aurais l'intention de faire voir à nos lecteurs.

Et l'on me dirait, pour que je vous le répète, qu'elle est née à Denver (Colorado), en 1911, qu'elle débuta au studio à l'âge de quatre ans et demi et qu'elle vit familièrement avec toute une ménagerie de petits animaux domestiques, qu'elle monte à califourchon comme nous l'avons remarqué, du reste, dans *Mary au Far-West*, et

que, pour tourner *Joli Rayon de Soleil*, le premier film que nous ayons vu d'elle en France, on impressionna 30.000 mètres de négatif et que ses appointements atteignent un respectable chiffre de milliers de dollars.

Mais revenons à nos gentils et espiègles petits compatriotes, tels que Régine Dumien, Roger Pineau, Simone Genevois, Olinda Mano, Gilberte et Fabien Haziza, Mad Lopès, le petit Touzé et la petite Cretot, le petit Duc et toute la turbulente ribambelle des gosses de Poulbot qui, dirigés par un metteur en scène anglais, jouèrent dans les ruines de la Courneuve un poignant drame patriotique, évoquant la vie des enfants prisonniers, ou presque, dans les régions envahies.

Simone Genevois est, comme vous le constaterez, une très jolie enfant dont les qualités photogéniques et les rares dispo-



Cliché Pathé

FABIEN HAZIZA, dans "Travail"

sitions ont été maintes fois employées par les metteurs en scène tels que MM. Gré-tillat, Pouctal, Caillard, Champavert, etc... C'est une très gentille petite fille des plus studieuse et nullement grisée par ses succès très mérités.

Régine Dumien est déjà actrice jusqu'au bout des doigts. Le jour des présentations, elle sait se faire voir, et, dans l'obscurité, pendant la projection du film, elle ne peut s'empêcher de manifester à haute voix la bonne opinion qu'elle a d'elle-même. C'est charmant, et à la fin de la présentation de *Petit Ange* où elle fut si adorable, on se la passait de mains en mains pour l'embrasser.

Ayant entendu prononcer le nom d'un de nos confrères, elle demanda à lui être présentée, et, avec un indéfinissable sourire, elle gazouilla un gentil compliment pour que la presse ne lui soit pas trop sévère !... petite espiègle ! Pouvait-elle douter du succès alors que tout le monde voulait voir le cher petit démon de *Petit Ange*.

Olinda Mano est la plus jeune étoile de la troupe de M. Louis Feuillade. Avec un charme

distingué, elle a tourné des films comiques, dramatiques, sentimentaux et des cinéromans. Son récent triomphe fut le rôle de Ginette des

Deux Gaminés, où nous revîmes aussi, avec plaisir, Bout d'Zan, qui en de nombreuses et charmantes comédies, que l'on devrait bien reprendre, eut tant de succès avant la guerre.

Roger Pineau, qui est des plus malicieux, obtint il y a quelques mois, un succès des plus mérités dans le film d'A. Hugon, *Les Chères Images*.

Fabien Haziza tint avec une réelle autorité le rôle de Nanet dans *Travail*, et

la petite Mad Lopès fut très remarquée, il y a quelques années, dans les comédies de Rigadin. Le petit Touzé et la petite Cretot furent les parfaits interprètes de *Popaul et Virginie*, d'Alfred Machard, remarquablement mis en scène pour la Visio-Film, par M. Caillard qui, par la suite, tourna, avec tous ces mêmes enfants, *Poucette, le plus petit détective* et *Un Million dans la main d'un enfant*.

Dernièrement, d'après le roman de G. Chéreau, nous avons eu *Champi-Tortu*, un des meilleurs films de M. J. de Baron-



RÉGINE DUMIEN
jouant avec un vrai d'écureuil



Le petit ROGER PINEAU dans "Chères Images"

celli, admirablement interprété par le petit Duc et un autre adolescent, le petit André René, qui a joué avec un naturel impressionnant ou un rare talent de composition, le rôle du cancre méchant, sournois, révolté, haineux.

Tous ces jeunes interprètes ont de rares qualités auxquelles on ne saurait trop rendre hommage, ne serait-ce que pour encourager les auteurs, les metteurs en scène et les éditeurs à utiliser leurs sympathiques talents.

Quand je pense que nul n'a eu l'idée de mettre en scène toutes les jolies histoires de Mme la comtesse de Ségur.

Vous imaginez-vous à l'écran, *Les Malheurs de Sophie*, *Un bon petit diable*, *Les Mémoires d'un Ane*, *Le Général Dourakine*, et bien d'autres ! Tournés par toute cette juvénile troupe, ces films seraient de grands succès.

Que ce serait charmant et plus agréable

que la vision de tous les films macabres dont on nous a sali les yeux ces temps derniers.

A chaque instant, on réclame des programmes cinématographiques pour les enfants. En plus de tous les films français, de tous les films américains, faut-il rappeler la série interprétée, il y a quelques années, en Italie, par le petit Ermano Roviéri, et faut-il se résigner à constater que *Le Tour du Monde d'un Gamin de Paris*, de Boussonard, qui aurait pu faire un cinéroman français de toute beauté, a été médiocrement tourné en Italie !... Nous savons que les metteurs en scène n'ont pas été encouragés comme ils auraient mérité de l'être. Mais les *Amis du Cinéma* sont là, pour créer, s'il le faut, un puissant mouvement d'opinion qui obligera les directeurs à donner à leurs publics ce que « leurs publics » exigeront.

V. GUILLAUME-DANVERS.

PETITE CORRESPONDANCE

Hol-Harell. — Prince et Rigadin ne font qu'un seul et même artiste, mais il y a deux artistes différentes pour remplir les rôles de Mme Prince et de Mme Rigadin ; Mme Rigadin doit être Mlle Lucy Mareil, lui écrire chez Pathé.

Etoile Mystérieuse 47. — Ignorons son adresse.

Dana 6. — Viola Dana est améric. ; env. 22 ans ; Metro Studio, 1025, Lillian Way, Los-Angeles.

Mlle Suzanne G. — 1° Suzanne Grandais était son nom véritable ; 2° demandez cela à la Phocéa, adresse d'autre part ; 3° la Pet. Corr. est gratuite.

F. L. classe 21. — En effet, M. Mathot avait le rôle de Barberousse.

Un abonné et ami. — 1° Mme H. Duflos a environ 25 ans ; 2° tourne actuellement pour l'Eclipse ; 3° oui, nous l'espérons.

Jh. Denis. — Demandez cela à la Phocéa, 8, rue de la Michodière, Paris ; Biscot, films Gaumont à Nice.

Rose de Mai. — Dans le ciné-roman *Tue-la-Mort*, Ovila et Tullamore sont le même, incarné par René Navarre. Chez Gaumont à Nice.

Le Sphinx. — Un opérateur projectionniste gagne environ 15 francs par représentation, mais il est engagé au mois. Il faut en apprendre le métier puis passer un examen. Voyez Chambre Syndicale, 21, rue de l'Entrepôt.

Ninette J. — Elles sont sœurs dans le film, mais c'est tout ; voir leur âge dans la Pet. Corr. parue.

Triboulet. — 1° Voyez d'autre part la condition *sine qua non* ; 2° Difficile de vous en indiquer un, les metteurs en scène sont difficiles à joindre.

Mady. — Jean Dax, 36, rue de Penthièvre, Paris.

Lone star. — Nous sommes très surpris de cela, mais étant donné le grand nombre de lettres que nous recevons, peut-être la vôtre s'est-elle égarée ; nous étudions votre concours.

Paul F. — Elaine Sedgwick est la partenaire d'Eddie Polo dans *Le Roi du Cirque* ; oui, Ch. Bryant interprète avec Nazimova *La Fin d'un Roman*.

Youkoff. — 1° Jack Perrin est le principal interprète du *Fauve de la Sierra* ; 2° dans chacun de nos n°s 2 à 11, le nom de la maison d'édition du film précité est écrit en grosses lettres.

Violoniste charmant. — Quel renseignement voulez-vous ? On a vu Mlle Colliney de l'Odéon dans *Irène*, *La Terre commande*, *Maître Evora*, *L'Effroyable doute*, etc...

Jojo. — 1° Rolla Norman incarnait le docteur Jean Corbières dans *Tout se paye* ; 2° voyez interprètes du *Fils de la Nuit* dans Pet. Corr. n° 11.

Rubis. — Simone Genevois : Visio-Film, 111, faubourg Saint-Honoré.

H. D. Reims. — A Iris, Pet. Corr. gratuite.

Paulette G. Y. — 1° Vous trouverez détails sur Ivor Novello dans la Pet. Corr. des n°s 11 et 12 ; acteurs en Espagne ; 2° Romuald Joubé est né dans le Midi ; vous trouverez son adresse dans la Pet. Corresp. du n° 12 ; 3° leur tour viendra.

Artistic cinéma. — Cela dépend de vous et de vos relations.

Nicodome Bil. — Chez Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris.

Maurice Martel. — 1° Comme déjà dit, M. A. Antoine ne fait pas d'engagements ; 2° oui, votre lettre arrivera si vous n'avez oublié que cela.

Xénia est trop exigeante. Nous ne pouvons pas donner ici de biographie complète.

Trois Perles. — 1° Vous trouverez la réponse à vos trois premières questions dans Pet. Corresp. des derniers n°s ; 2° c'est Mlle Alice Tissot qui interprète Mlle Bénazer dans *Les deux Gamines*.

Vincent et Mireille. — Le rôle de Tristan est interprété par Silvio de Pedrelli.

(Voir la suite page 14)



SIMONE GENEVOIS

Cliché Emér

13 Mai 1921

L'INDUSTRIE CINÉMATOGRAPHIQUE ALLEMANDE

Parmi les films allemands que nous avons vus à la Chambre syndicale sous leurs véritables marques d'origine, signalons un *Boccace* et une *Princesse des huttes*, qui, franchement, ne sont pas transcendants, malgré quelques qualités.

Ce dernier film est même graveleux et certaines scènes sont d'une amoralité choquante, qu'une censure ayant sinon du tact, tout au moins de l'éducation, aurait dû faire couper.

Mais, comme on le sait, la censure n'est cruelle que pour les films français !...

Quelle est la situation de l'industrie cinématographique allemande ? Répartie entre 19 sociétés, elle représente un capital de 98.491.000 marks. Soit, au cours actuel, 19.698.200 francs, pas même la valeur du « Pathé-Consortium-Cinéma ».

D'après une statistique de la revue *Lichtbild Bühne*, il y a 3.731 cinémas en Allemagne, ayant un total de 1.269.205 places. La censure a pour qualificatif « Office de vérification des films ». Les offices de vérification peuvent prohiber un film en tout ou en partie si on juge, si on préjuge plutôt, que sa projection en public peut troubler la sûreté publique, blesser les sentiments religieux et compromettre le bon renom des mœurs allemandes vis à vis de l'étranger.

De plus, la fréquentation des cinémas est absolument interdite aux jeunes gens ayant moins de dix-huit ans. A quelques variétés près, la même loi vient d'être mise en application depuis le 1^{er} mars dernier en Belgique ; et nous ne serions pas étonné qu'avant peu, il en soit de même en France.

— S'il est camouflé, à quoi reconnaît-on un film allemand, me direz-vous ?...

— A son style mélodramatique exaspéré, à son abus de « Méphistophélades » et à la décoration de ses intérieurs où toujours vous verrez accrochés aux murs les portraits de Goethe, de Beethoven, de Mozart et de Wagner.

Parmi leurs principales étoiles, citons : Fern Andra, Carola Toëlle, Lily Dagover, Uschi Elleot, Lilli Lorer, Erika Unruh, Ally Kay, Ica von Lenkffy, Lucy Doraine, les deux jolies sœurs Eva et Mia May, Lotte Neumann, Mella Moja, Ossi Oswald, Pola Négri, la créatrice de cette *Madame Dubarry* qui déjà a tant fait couler d'encre !... Henny Porten qui a créé *Anna Boleyn* dont on dit le plus grand bien et Asta Nielsen qui est considérée par les Allemands comme la plus « grande vedette mondiale » et qui, dit-on, a remarquablement interprété *Hamlet*.

Parmi ces messieurs, citons : E.-S. Nachbaur, N. Chrisanden, A. Fryland, A. Bennefelds, H. Merkwitz, Bruno Kastner et Werner Krauss.

Quel est l'avenir des relations cinématographiques Franco-Allemandes ?... Je crois qu'il

est difficile pour ne pas dire téméraire de préjuger de ce que sera demain.

N'oublions pas qu'il y a eu, à la Chambre Syndicale des Directeurs de Cinéma, un serment solennel exilant, pendant 15 ans, de tous les écrans français le film allemand.

Mais « *Les Serments ont des Ailes!*... » chantait autrefois Ophélie. Ces temps derniers, nous avons vu des films allemands ? Les uns étaient camouflés et l'origine des autres était franchement avouée. Je préfère cette dernière façon de faire.

A entendre des courtiers avides de réaliser des contrats avantageux, c'est la huitième Merveille du Monde.

A entendre ceux qui ont vu et dont la bonne foi critique ne peut-être mise en doute, il y a quelques bons films, et des quantités de médiocres.

Mais, de grâce, si certains esthètes ont dit pour justifier leurs admirations internationales que l'art n'avait pas de patrie, n'oublions pas, ou faisons plus, constatons que l'art cinématographique en a bien une.

Dernièrement, notre confrère, M Charles Le Frapper, écrivait :

« Souvenons-nous qu'il n'existe aucun moyen d'expression de la pensée plus puissant que le film cinématographique. Il constitue un admirable agent de propagande dont les Allemands ont reconnu depuis longtemps l'influence sur les peuples. Ne serait-ce pas commettre une faute grave que de leur livrer nos écrans, alors qu'ils s'ingénient de toutes les manières à nous montrer que, vaincus, ils n'ont pas encore désarmé. »

Avant la guerre, l'industrie cinématographique allemande était déjà des plus florissantes et les éditeurs savaient très adroitement, obséquieusement même, flatter les goûts de leurs clients, parmi lesquels la France tenait une bonne place.

Je me souviens d'un film qui, de l'hiver 1913 au printemps 1914, eut un très grand succès en France.

Sous prétexte de flatter notre patriotisme, *Héroïsme de Française*, — tel était le titre de ce film allemand, remarquablement mis en scène et, il faut le dire, joué avec un rare talent par Mme Henny Porten, — exaltait les vertus civiques et la vaillance d'une employée des postes pendant la guerre de 1870.

Tourné en Allemagne par la « Messter », ce film était d'un réalisme tel, que le 15 mai 1914, il fut interdit par le Maire du Havre qui, dans son arrêté disait textuellement : « Ce film pourrait choquer les nombreux Allemands habitant cette ville ».

Après cette amusante et authentique anecdote, je crois qu'il n'y a plus qu'à... signer.

AD. M.



PHOTOGRAPHIE DU GÉNÉRAL PRISE AU STUDIO LASKY, A SA FROITE, WALLACE REID ET CECIL B. DE MILLE LE CÉLÈBRE METTEUR EN SCÈNE

Le Général Nivelle à Los Angelès

L'ancien Commandant en chef de l'Armée française, membre du Conseil supérieur de la Guerre, nous a raconté ce qu'il vit au cours de sa visite aux grands studios américains et comment il connut Charlie Chaplin.

Au cours du voyage qu'il vient d'entreprendre aux Etats-Unis, et qui dura plusieurs mois, le général Nivelle, ancien généralissime, membre du Conseil supérieur de la Guerre, chargé d'une importante mission par le gouvernement français, a visité la Californie et, notamment, Los Angelès. Cette dernière ville est devenue, on le sait, depuis quelques années, le centre de la production cinématographique américaine. C'est de là que sortent les films les plus fameux, tournés par des stars célèbres dans le monde entier.

Le général Nivelle a consenti à nous dire, pour les lecteurs de *Cinémazine*, quelles impressions il rapporte de ce merveilleux pays, que l'on a dénommé assez justement : la République du Cinéma.

« Ce fut avec une bien vive curiosité, nous déclare affablement l'ancien comman-

dant en chef de l'armée française, que je me rendis à Los Angelès. J'avais entendu conter durant mon voyage, que je verrais là des choses surprenantes. Je ne fus pas déçu. Les propriétaires de toutes les firmes cinématographiques américaines ont construit à Los Angelès et dans ses environs immédiats des studios qui sont des modèles du genre. On se représente mal en France, ce que sont ces studios. Les metteurs en scène y disposent de tout ce qu'il est possible d'imaginer pour mener à bien leur tâche.

« Ce qui frappe au premier abord, lorsqu'on visite les immenses ateliers des entreprises cinématographiques américaines, c'est l'activité qui y règne. L'on se trouve là, non seulement au pays du cinéma, mais aussi au pays du travail. Ceux qui se figurent que le métier de star est une siné-

cure se trompent. J'ai assisté à des prises de vue, où l'on gâcha des centaines de mètres de pellicule, parce que le jeu des acteurs ne satisfaisait pas le metteur en scène. Chaque fois qu'il fallait recommencer, les interprètes, loin de se fâcher et de maugréer, écoutaient avec calme les explications qui leur étaient données et s'appliquaient ensuite à donner toute satisfaction à celui qui les dirigeait.

« Les mouvements de foule sont réglés minutieusement et prévus dans les moindres détails. On n'improvise pas au dernier moment. Tout se déroule selon le plan établi à l'avance. Les managers américains ne reculent d'ailleurs pas devant la dépense.

« Les moindres figurants sont fort bien payés. Quant aux vedettes, elles touchent des appointements qui atteignent et qui dépassent parfois 6.000 dollars par semaine. J'ai vu tourner un film où plus de deux cents acteurs évoluaient. Le spectacle était prodigieux de vie et de vérité.

« Aucun sacrifice pécuniaire ne re-

bute les firmes américaines. L'on m'a montré des villages entiers, mieux, des rues de ville, des palais, qui avaient été construits spécialement pour un film.

« Bien entendu, ces édifices n'ont qu'une solidité relative. Ils sont faits en staff et rappellent ceux que l'on bâtit à Paris, à l'occasion de l'Exposition de 1900, souvent même, ils ne comportent qu'une façade, mais tout est mis en œuvre pour donner l'illusion.

« Lorsqu'on se promène dans la campagne qui environne Los Angeles, l'on est étonné d'apercevoir successivement, un village de Bretagne, une rue de Paris, une mosquée turque. Souvent, des paysages entiers sont modifiés et l'illusion est si complète que l'on se croirait transporté bien loin de la Californie. Cette contrée se

prête d'ailleurs à merveille à toutes ces transformations, elle est fort belle, comprend des plaines, des vallons, des accidents de terrain, des forêts. De plus, le climat y est d'une égalité parfaite et le travail de plein air y est rarement interrompu par une saute de température. C'est ce qui explique la limpidité absolue de l'atmosphère, qui permet de réaliser de si beaux extérieurs.

« On n'édifie les décors de plein air que pour un seul film, puis on les laisse se dégrader. Il est fort rare qu'ils servent deux fois.

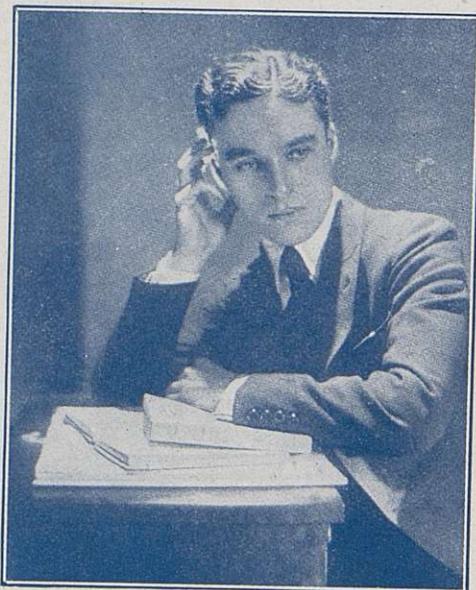
« Quant à l'aménagement intérieur des studios, il est remarquable. Rien n'est négligé pour arriver à donner l'impression de la vérité. Les Américains sont fort minutieux et apportent dans ce genre de travail, le plus grand souci de l'exactitude.

« Je me souviens de ma visite aux studios Lasky, à Hollywood, où l'on tourna devant moi plusieurs scènes de *Five Kisses*. Le manager, M. Cecil B. de Mille, me stupéfia par ses qualités

de chef. Il faisait pirouetter sa troupe aux doigts et à l'œil, ne s'estimant jamais content, faisant recommencer sans se lasser, certains jeux de scène qui lui paraissaient mauvais. Il s'accorda enfin quelques instants de répit et donna ordre à un opérateur de me photographier entouré de ses collaborateurs.

« Partout, l'on se montrait désireux de me renseigner. Je vis que toutes les vedettes étaient désireuses de connaître des détails sur la France et sur leurs collègues du cinéma. J'étais assailli de questions.

« J'ai visité à peu près tous les studios, mais il serait fastidieux de vous les énumérer. J'ai conservé cependant un excellent souvenir du passage que j'ai fait à celui de la firme Goldwyn, où l'on tourna devant moi une scène de *Dangerous curve ahead!*



CHARLIE CHAPLIN
TEL QUE LE GÉNÉRAL NIVELLE L'A VU

La principale interprète, une charmante artiste, Hélène Chadwick, dont le jeu est d'une finesse extrême, me demanda ce que je pensais des acteurs américains. Je m'amusai à lui répondre en anglais qu'elle était la plus jolie fille que j'avais vue en Amérique (*the prettiest girl I have seen in America*). Ce fut un éclat de rire général. M. Samuel Goldwyn, directeur de la firme, me fit prononcer à nouveau cette parole, mais cette fois, un opérateur nous photographia, la vedette et moi.

« Ce que l'on peut constater chez tous les acteurs de cinéma américains, c'est la bonne humeur. Ils sont d'une gaieté communicative. On a l'impression qu'ils ne doivent se disputer que bien rarement.

« L'on me conduisit au studio où travaillait d'habitude Charlie Chaplin. Malheureusement, le célèbre artiste n'était pas là. J'en conçus un réel dépit, car je devais repartir le lendemain et je me rendais compte que je n'aurais pas la possibilité de revenir. Toute la journée, je pensai à ce fâcheux contretemps. Ce soir-là, je rentrai à l'hôtel assez tard, lorsqu'à minuit précis, un domestique me remit la carte de Charlie Chaplin.

« Le fameux comique apprenant ma visite à son studio, m'avait cherché partout et, me suivant à la piste, était arrivé à l'hôtel peu de temps après moi. Il me faisait prier de lui accorder quelques instants d'entretien.

« Je dus paraître étonné en me trouvant en présence d'un homme d'une trentaine

d'années, fort élégant, au visage pensif. Car Charlie Chaplin est d'un naturel plutôt triste. La mélancolie se lit sur ses traits. Charlie Chaplin, n'en déplaît à ses admirateurs, est un sentimental. Il avait préparé un petit paquet qu'il me tendit en me déclarant : « J'ai appris que l'une de vos filles m'avait souvent applaudi en France. Vous l'avez raconté à quelqu'un qui me l'a répété. Alors, j'ai pensé que je vous serais agréable, en vous donnant pour elle, une

de mes photographies avec ma signature. » Il prononçait ces paroles très simplement, sans orgueil. Je m'aperçus vite qu'il n'était nullement infatué de sa personne. Il me posa toutes sortes de questions sur la France qu'il aime particulièrement et qu'il compte venir visiter bientôt.

« Il était alors très préoccupé par la réalisation d'une série de six films qu'il allait tourner, avec la collabora-

tion d'un très jeune acteur, Jack Coogan, âgé de... cinq ans. Charlie Chaplin ne tarissait pas d'éloges sur cet enfant.

« Il l'avait découvert à Los Angeles, un jour, dans un hôtel. Ses parents, des acteurs, voyant arriver Chaplin, réveillèrent Jack Coogan qui dormait sur une chaise et lui dirent de saluer celui qui l'avait tant fait rire au cinéma. Jack Coogan sauta de sa chaise, courut jusqu'à l'artiste, lui lança un joyeux : « Bonjour, monsieur Charlot », s'inclina, puis se réinstalla sur son siège et se rendormit. Chaplin admira les gestes naturellement comiques, ainsi que l'expres-



LE GÉNÉRAL VISITANT LA GOLDWIN, DIT A MISS HÉLÈNE CHADWICK
QU'ELLE EST LA PLUS JOLIE FILLE QU'IL AIT VUE AUX ÉTATS-UNIS

sion de Jack Coogan. Il demanda aux parents de lui confier le gamin, pour en faire un acteur de sa compagnie. Le consentement ayant été arraché, Jack Coogan devint collaborateur de Charlie Chaplin. C'est lui qui est le héros d'un film intitulé *The Kid* (*Le Gosse*), qui remporte en ce moment aux Etats-Unis un gros succès.

« Chaplin me conta le scénario fort simple de *The Kid*. Une femme veut se débarrasser d'un fils naturel en bas âge et le dépose dans une automobile luxueuse stationnant devant une belle maison. Elle espère ainsi assurer à son enfant une vie heureuse car il sera, à n'en pas douter, recueilli par les propriétaires de la voiture. Or, l'auto est volée et le marmot finit par échouer chez des gens de la pègre. Après de nombreuses aventures, le petit bonhomme devient l'adjoint d'un vitrier (Charlot) qui le fait travailler dans les rues de Londres à casser les carreaux, à coups de pierre. Charlot passe ensuite et propose ses services.

« Charlie Chaplin était enthousiasmé de Jack Coogan. « Au bout de douze répétitions, me dit-il, ce petit jouait avec un naturel remarquable. Cela me surprendrait fort s'il n'arrivait pas à une grande renommée. Je crois pouvoir prédire que, devenu grand, il dépassera Charlie Chaplin lui-même. » Aucune ironie, d'ailleurs, dans ces paroles. Chaplin est tout le con-



JACK COOGAN
LE JEUNE ARTISTE DE 5 ANS
QU'A DÉCOUVERT CHARLIE CHAPLIN

traire d'un bluffeur et d'un prétentieux.

« Voilà quelques-uns des souvenirs que j'ai rapportés de mon court séjour au beau pays du Cinéma. Je ne saurais trop encourager les directeurs, les metteurs en scène des firmes françaises, à aller étudier sur place les méthodes américaines. Que d'enseignements les uns et les autres tireraient de ce voyage ! Avec le goût artistique qui est inné chez nous, quels progrès ne feraient-ils pas accomplir ensuite à la cinématographie française. »

S'il nous est permis d'ajouter un bref commentaire aux si intéressantes déclarations de l'éminent membre du Conseil supérieur de la guerre, nous ferons observer que le général Nivelles ne paraît pas être de l'avis de ceux qui croient à la faillite prochaine du cinéma américain. Les procédés qu'il a bien voulu nous décrire, ont été cent fois critiqués et l'on prétendait que les firmes des Etats-Unis y avaient renoncé, pour adopter le système dit *économique*, qui prévaut trop souvent en France.

Les paroles du général Nivelles viennent à point, pour nous montrer que nous ne saurions nous endormir et que, si nous voulons faire vivre la cinématographie française, il nous faut marcher hardiment de l'avant et lutter à armes égales, avec des concurrents puissamment armés.

PIERRE DESCLAUX

PETITE CORRESPONDANCE

Nelly May. — 1° Non, ni Pathé ni Gaumont ne font de cours cinématographiques ; 2° à celui qui serait susceptible d'employer vos talents ; à vous de choisir.

Miss E. Mauré. — Ignorons ce mariage.

Little darling. — Oui marié ; écrivez-lui à la Maison Gaumont, 53, rue de la Villette.

Emilienne Durrien. — Ecrivez à la Phocéa, à Paris, dont vous trouverez ici l'adresse.

L. B. — Très prochainement.

Une lectrice, W. N. R. Y. — Nous rectifions et nous disons : Ginette est majeure et est mère d'une fillette de 6 ans ; 2° voir ces rôles dans pet. corr. déjà parues.

Le Soupçon. — 1° Patience et longueur de temps... ; 2° écrivez-lui à la Comédie-Française.

Poulet Gris. — 1° Ecrivez à Roger Pineau, au Films Hugon, 20, rue de la Chaussée-d'Antin ; 2° non, ce ciné-roman ne paraîtra pas dans *Cinémagazine*.

(Voir la suite page 30.)



LA LOÏE FULLER DANS LE LYS DE LA VIE

Cliché Comedia illustré

LA POÉSIE A L'ÉCRAN

Je frémis quand je lis, écrites par des gens qui prétendent connaître le cinéma, des phrases de ce genre : « Le bon goût, le sens artistique, choses principales des arts dits libéraux, plastiques ou rythmiques, ne sont plus ici (entendez dans le domaine de la cinématographie) que l'accessoire, dépendance de la mécanique. » Que l'accessoire !... Ne trouvez-vous pas cela admirable, vous qui avez bien compris, n'est-ce pas, que la mécanique n'était qu'un merveilleux instrument d'enregistrement, au contraire, et que les réalisations du metteur en scène, surgies de son imagination et de sa pensée, justifient seules la mécanique. L'accessoire : le bon goût et le sens artistique, sans quoi l'appareil de prise de vues serait relégué au rang d'une précise invention quelconque.

On comprend alors la misère présente de l'écran et sa suggestive indigence. Ils sont des centaines ainsi qui jouent avec la merveille ou en parlent sans l'avoir comprise, sans avoir découvert son secret, qui lui permet d'enregistrer les plus prodigieuses visions de l'homme capable d'arracher à la nature et à son âme leur poésie infinie. Ah ! la poésie à l'écran ! Laissez-les rire. Et pourtant, nous en avons déjà pressenti la victoire dès les premiers films du Far-West, quand nous suivions avec angoisse la course du cavalier poursuivi parmi les plateaux et ces vallons de Californie tout baignés d'une lumière étrangement vivante, frémissante, devant ces

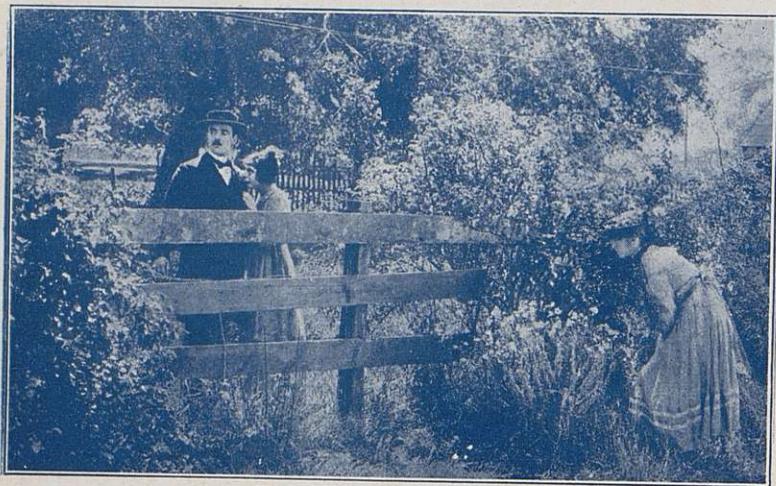
horizons palpitants où nos yeux semblaient retrouver je ne sais quelle nostalgie de pays fabuleux.

Cette poésie, nous l'avons découverte surtout dans les films de William Hart, dans les débuts de *L'Homme aux yeux clairs*, de *La Caravane*, de *Révélation* et dans *Pour sauver sa race*. Car la poésie y était surtout suggérée, je veux dire qu'elle ne surgissait pas spontanément du paysage, cette fois, par la seule vertu puissante de l'objectif, mais qu'elle était *recréée*, grâce particulièrement à la façon dont l'éclairage était choisi, dont le paysage était découpé et amené, grâce au groupement des personnages, à cette sorte de faculté surtout, qui témoignait de la participation de l'artiste à la nature. On sentait bien là l'agissante présence de quelqu'un qui avait compris et qui, au début de *L'Homme aux yeux clairs*, par exemple, soulevait tout le mystère et toute la poésie farouche de la forêt, dans cette chute d'un arbre, image d'une beauté tragique et d'un lyrisme exalté.

Cette pensée qui est la transposition à l'écran de nos émotions et de nos rêves, nous l'avons retrouvée dans des films de chez nous, dans *La Dixième Symphonie*, d'Abel Gance, où tant d'images vibrantes et profondes trahissaient l'émotion créatrice de l'artiste ; dans *Le Carnaval des Vérités* et *L'Homme du Large*, de Marcel L'Herbier, là, d'une essence un peu décadente, ici, balzacienne et puissante comme les orgues

de la mer ; dans *La Fête Espagnole*, de Louis Delluc et Germaine Dulac, où voluptueuse et d'une rare harmonie, elle présidait à l'expression des gestes de Soledad rêvant sur la terrasse brûlée de soleil, parmi ses bêtes, ses servantes, et les ombres des branches qui jouaient sur sa robe et sur sa chair. Et l'âme de la sorcière, et le chant tragique de l'holocauste inutile, et, à la fin, la maison qui s'éloigne, devient minuscule dans la grande nuit pure, alors qu'on ne voit plus qu'une lumière : la chambre des amants « comme une étoile insignifiante »...

Et depuis, cette poésie, nous l'avons reconnue dans le clair de lune sur la pelouse de *Stella Mario*, clair de lune dont nous n'aurions pas saisi toute la pénétrante intimité, toute la tendresse aussi, sans l'étreinte de ce couple qui s'y



LA HAIE FLEURIE DANS PAUVRE AMOUR

Cliché Cosmographie

noyait éperdument. Voici encore les plus belles pages du *Trésor d'Arne*, transies et douces à la fois, cinglante de bise avec le charme d'une rose de Noël qui a percé la neige. Voici enfin, *Le Lys Brisé*, de Griffith, où Walt Withmann aurait reconnu l'âme sincère de quelques-uns de ses poèmes et aurait aimé surtout ces brouillards au long des murs sales et cette rue grise, à l'aube, où le vent frais balance les lanternes.

Est-ce la « mécanique » qui a inventé ces gestes, ces attitudes qui cristallisent si bien l'émotion de la scène ? Est-ce l'objectif qui a découvert cette petite fenêtre de la chambre du Chinois qui semble enfermer en son carré de lumière tout l'infini des choses du ciel ? Est-ce lui encore qui a rencontré cette haie fleurie où, dans *Pauvre amour*, les cœurs, après s'être séparés, se retrouvent ?

Le Lys de la Vie fait mieux encore. C'est le premier essai de transposition d'un poème à l'écran, et c'est un essai où Loïe Fuller, magicienne incomparable de la lumière, a su révéler une fantaisie, un charme jusqu'alors assez négligés. La poésie est, par son essence même,

rythme, image et harmonie. Une ingénieuse utilisation des négatifs et du ralenti ont témoigné, ici, des possibilités de réalisation du créateur.

Et Loïe Fuller a su interpréter avec une intensité d'émotion remarquable, le mystère des sous-bois où dansent les sylphes, et des clairières où s'égarait la princesse à la recherche du lys merveilleux.

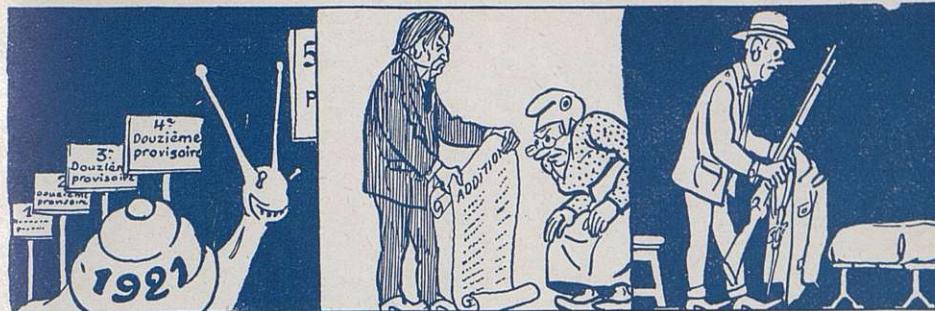
Attendez que les poètes soient enfin venus à l'écran et qu'ils aient compris combien leur lyrisme trouverait à s'y exalter. C'est au cinéma que j'attends de voir surgir le chant grandiose d'un âge qui commence et dans la beauté duquel, d'un pôle à l'autre, toutes les races communiqueront. La formule s'élargira. Les mots n'y auront plus de prestige, ni de vie, car leur richesse et leur force d'expression ne saurait égaler celle de l'image primitive d'où ils sont nés, d'ailleurs.

Beaucoup viendront, mais écoutez, déjà un de ceux qui ont le mieux compris l'incomparable beauté du silence et qui s'efforcent « de perdre le sens de l'écriture et de la parole » pour rendre à l'image seule toute son essentielle poésie ; écoutez Abel Gance et soyez émus par l'expression d'une foi si jeune, si

prophétique et si vivante : « L'art est en vrac sur les pellicules vierges, comme il ne s'est jamais trouvé dans les carrières de Paros ou sur les toiles des peintres. Scrutez : Beethoven n'est plus seul ; il est là plus fort de Rembrandt et plus fort encore de Shakespeare. Leur ardente trinité travaille en même temps pour que les aveugles et les sourds soient confondus. Je pourrais écrire dix pages sur la tragédie d'un sourire de femme à l'écran, selon la profondeur des plans, l'harmonie de l'éclairage, les significations de l'image qui précède et de celle qui suit, la déformation optique, volontairement cherchée et tenue dans une dominante, la qualité de l'imprécision de la bouche ou des cheveux, la somme de valeur occulte « psychique » qui se transmue, en quelque sorte, qui fixe la Beauté sans la figer et la stylise, tout en empruntant à la nature même sa matière la plus authentique, et mille autres choses encore qu'Aladin connaissait bien, mais je mentirais à ma ligne de conduite. Le cinéma doit faire sa preuve par lui-même. » Il la fera.

LEON MOUSSINAC

Cinémagazine Actualités



Nous avons la bonne fortune de présenter aujourd'hui le budget de 1921 qui arrive sans hâte au poteau... après avoir laissé derrière lui quelques douzièmes provisoires. (Malheureusement, ce film coûte très cher.)

M. Briand, de plus en plus photographique, vient de faire ses preuves à Lympe, en tournant lui-même la manivelle d'un appareil de prise de vue. Il se repose en discutant avec la vieille ennemie.

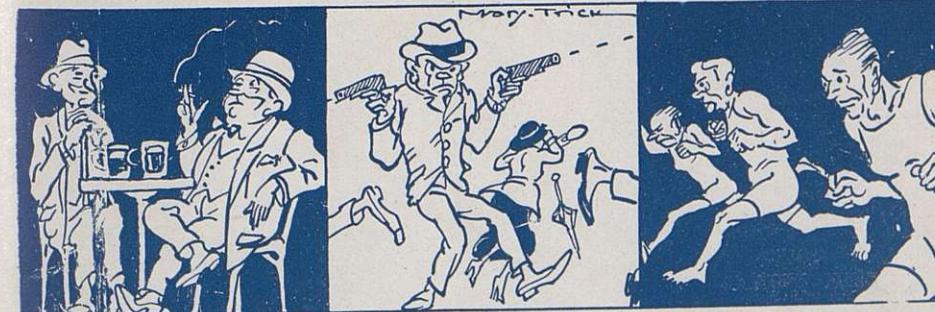
La classe 19 qui vient de rentrer... dans ses costumes civils va retourner (c'est encore du ciné) dans ses fonctions militaires. On ne joue pas toujours des rôles à sa convenance !...



Le musée de l'armée vient de s'enrichir d'une grosse pièce, le wagon dans lequel a été signé l'armistice. Le dernier accessoire du dernier épisode de la... dernière guerre.

— Bien quoi, vous ne profitez pas de la Pentecôte pour aller admirer la campagne ?
— Oh ! mais vous savez, je préfère le ciné... on fait ses voyages en trois heures et on n'a pas d'accidents de chemin de fer.

William Hart, l'homme aux yeux clairs, abandonne le cinéma. Avis aux jeunes Rio-Jim en herbe qui ambitionnent le titre de star.



Quelle anomalie ! La production cinématographique n'a jamais été si riche et l'on ne parle en ce moment que de *Pauvre amour*, de *L'Empereur des pauvres*, et du *Roman d'un jeune homme pauvre*.

Une bonne indication : Le public demande certainement de plus en plus des films tragiques. Il faut tenir compte de son goût. Voyez plutôt les journaux à la rubrique des faits-divers.

Réflexion entendue pendant que passent les actualités, les épreuves de la course à pied, course Dubonnet ou autre :
— Où courent-ils ?
— Cette question !... s'abonner à *Cinémagazine* !...

LES FILMS QUE L'ON POURRA VOIR...

LES TRÉSORS DU CŒUR (*Comédie sentimentale*). — Mary Miles est l'une des étoiles les plus appréciées en Amérique. Elle ne l'est peut-être pas autant en France où l'on ne nous donne pas l'occasion de voir toutes ses productions. Ce qui est regrettable, car Mary Miles est une artiste excellente et que l'on a plaisir à contempler, tant elle réalise à l'écran, la vérité, la vie même.

Les Trésors du Cœur, est le titre d'une comédie quelque peu sentimentale, dans laquelle apparaissent des situations qui pourraient sembler ridicules si elles n'étaient franchement drôles.

Quatre artistes la jouent, qui ont tous du talent. — y compris une négresse — et savent vous divertir et vous émouvoir tour à tour.

A voir et à retenir.

**

LE MENTOR (*Comédie dramatique*). — Voici l'un des derniers, sinon le dernier William Hart, un William Hart pas tout à fait pareil à tant d'autres et dont le scénario marie agréablement l'humour au sentiment. Ah ! que voilà donc des films bien « public » !

Un père, richissime américain, mécontent de la conduite scandaleuse de son fils, fait appel, au moyen d'une annonce « à un homme fort et habile » qui pourra surveiller et saura mettre un terme aux écarts trop fréquents de son rejeton. C'est Hart

qui se présente et devient le « Mentor » du jeune homme. Je vous laisse à penser avec quelle sage rudesse, notre



WILLIAM HART dans **Le Mentor**

Cliche Guumont

ami s'acquitte de sa tâche : c'est ainsi qu'il commence à infliger une vigoureuse correction au jeune débauché, qu'il pourra de la sorte tenir désormais bien en main ! Mais passons... Finalement, il s'agira de reprendre d'imprudentes missives que le jeune homme a envoyées à une « barmaid » dont il s'était épris. C'est encore Hart que l'on charge de cette délicate mission. Vous devinez que ce dompteur de bêtes fauves devient comme un mouton devant les yeux bleus de la jeune fille et que c'est lui qui épousera celle-ci après avoir reconquis les lettres de son étrange Ulysse.

Film beau et bon, histoire tendre et joyeuse, artistes de tout premier ordre, sans compter William Hart, qui est bien l'une des plus grandes figures de l'écran.

**

UN CAS DE CONSCIENCE (*Comédie dramatique*). — M. F. X. Bushmann interprète, dans ce drame angoissant et pas du tout banal, un double rôle avec science et émotion. Rien à redire.

La mise en scène est très soignée, les jeux de lumière bien étudiés et le film, dans son ensemble, a été découpé par un homme que l'on peut affirmer être vraiment du métier.

**

NÉMÉSIS (*Roman cinématographique italien, d'après l'œuvre de Paul Bourget*). — Pour une fois, les Italiens sont parvenus à nous intéresser, mieux, à retenir notre attention sans nous fatiguer. D'autre part, cette nouvelle réalisation d'une œuvre de Paul Bourget a été faite sans dommage pour l'écrivain, et c'est surtout de cela qu'il convient de se féliciter. J'avoue avoir eu quelques craintes au début. Mais non, Soava Gallone n'exagère pas, elle est la très belle comédienne que nous connaissons tous et qui doit faire la fortune des

« Poiret » d'outre-monts. On admirera, en effet, autant son très réel talent que sa garde-robe, ou sa garde-robe autant que son très réel talent...

Car pour une garde-robe, Soava Gallone possède une garde-robe !... Ah ! certes oui !

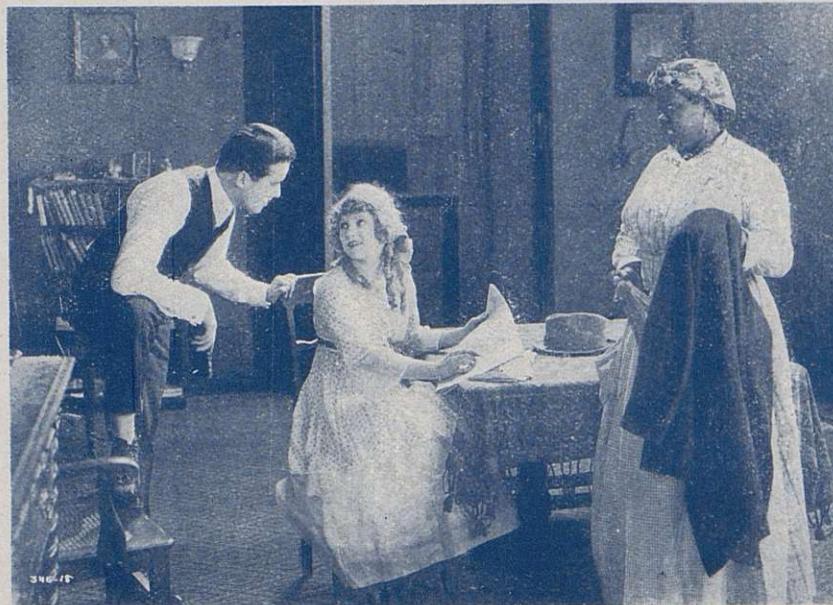
L. D.

... A PARTIR DE CETTE SEMAINE



Cliche Location Nationale

F. BUSHMANN et BEVERLEY BAYNE dans **Un Cas de Conscience**



Cliche Harry

MARY MILES dans **Les Trésors du Cœur**

L'INTERPRÉTATION

(Fin)

Un grand acteur de cinéma peut être parfaitement incapable de « tenir » une expression dramatique plus de quelques secondes. Au metteur en scène de les saisir en quelque sorte au vol. C'est ce qui explique la différence de force et de tenue de certains interprètes selon la personne qui les dirige. C'est dans cette recherche constante que pourra aussi éclater le tempérament d'un acteur dont le jeu exprimera de façon personnelle des expressions variées. Les moyens sont multiples. A chacun d'inventer ou de suivre. Il n'y a pas de lois à fixer.

L'expression n'a pas à être complète, car elle subit un grossissement qui en fait une espèce de caricature. C'est aux lois de la caricature qu'il faut songer en tournant.

Pour meilleure preuve, voici quelques lignes qui sont tout l'art du geste et de l'expression cinématographique et que Bergson a écrites en songeant au caricaturiste :

« Si régulière que soit une physionomie, si harmonieuse qu'on en suppose les lignes, si souples les mouvements, jamais l'équilibre n'en est absolument parfait. On y démêlera toujours l'indication d'un pli qui s'annonce, l'esquisse d'une grimace possible, enfin une déformation préférée où se retournerait plutôt la nature. L'art du caricaturiste est de saisir le mouvement parfois imperceptible et de le rendre visible à tous les yeux en l'agrandissant. Il fait grimacer ses modèles comme ils grimaceraient eux-mêmes s'ils allaient jusqu'au bout de leur grimace. Il devine, sous les harmonies superficielles de la forme, les révoltes profondes de la matière. Il réalise des disproportions et des déformations qui ont dû exister dans la nature à l'état de velléité, mais qui n'ont pu aboutir, refoulées par une force meilleure. »

La projection opère mécaniquement ce grossissement pour nous, et c'est ce qui empêche d'aller jusqu'au bout de ses expressions ; c'est pourquoi il faut se contenter d'indications légères, infiniment légères, pour ne pas les laisser devenir immédiatement insupportables, lourdes et grimacières. Le cinéma dévoile aisément les pensées qui imprègnent un visage. Il fait lire le spectateur comme dans un livre ouvert sur ces têtes qui semblent prises à la loupe. A l'acteur de ne jamais l'oublier.

Selon son tempérament, le metteur en scène choisira l'acteur le plus propre à penser pour l'écran le rôle de façon adéquate. On saisit, sans qu'il soit besoin d'insister, l'importance du scénario pour l'interprète. C'est lui qui développe la psychologie des rôles et des scènes avec toutes les indications de détail et de finesse dont l'acteur a besoin pour composer son personnage. Il est matériellement impossible de tourner un film, comme on l'a fait jusqu'ici, sans remettre à l'acteur longtemps à l'avance un manuscrit de son rôle, sans s'assurer avant de tourner qu'il a bien compris ce qu'on attend de lui, sans répéter l'indispensable du film avant d'en tourner une scène.

Je voudrais appuyer d'un exemple cette démonstration. L'acteur le plus merveilleux du cinéma est, sans conteste, Charlie Chaplin. Laissez de côté ses partenaires, son costume, ses pieds, voyez seulement son jeu et considérez si quelque chose échappe de ce que Chaplin exprime. Dans ses regards, dans ses gestes, rien n'est obscur, rien n'est négligé, et c'est cela qui est un miracle d'interprétation aisée, sûre, suivie, pensée. Je ne crois pouvoir l'expliquer que par une merveilleuse et peut-être instinctive application des principes que je tente d'exprimer.

Je ne me lasserai pas de dire qu'il faut répéter énormément un film pour donner aux auteurs le mouvement indispensable. Au moment de tourner, l'acteur ne peut en effet innover. Il doit obéir aveuglément. Cette obéissance aveugle n'est souhaitable et possible que si de multiples répétitions ont permis à l'acteur de se pénétrer des intentions du film et de montrer au metteur en scène tout ce que sa compréhension personnelle de son rôle lui suggère. Des divergences d'opinions sont intolérables au moment de tourner où l'acteur doit obéir complètement.

Il y aurait avantage à cinématographier certaines répétitions et à les projeter aux interprètes pour qu'ils puissent se corriger et apprécier leur travail. C'est même indispensable avant d'exécuter une œuvre importante. On éviterait ainsi de terribles mécomptes. On y gagnerait aussi une harmonie parfaite, un accord réel entre le metteur en scène et les acteurs, entre le scénario et sa réalisation. Trop souvent, l'acteur déforme son rôle, tire la couverture à soi, de façon instinctive et par de petits détails que le metteur en scène ne perçoit pas toujours pendant le filmage et qui sautent aux yeux lors de la projection. L'acteur n'a pas le droit de trahir la confiance mise en lui en participant au scénario au lieu de mettre sa gloire à lui rester fidèle. On ne peut le lui reprocher qu'en l'obligeant à s'en rendre compte.

Le metteur en scène a évidemment les acteurs qu'il mérite, mais trop souvent le respect d'un nom fructueux l'immobilise. C'est aux grands acteurs principalement de montrer l'exemple. De leur attitude dépend leur nom ; le cinéma peut les remplacer avec la même aisance qu'il les a créés et rendus célèbres.

Il ne faut pas hésiter non plus à changer un acteur dans le cours d'un film, s'il ne rend pas ce qu'on attend de lui. L'à peu près doit être formellement banni. Quand on tourne un film, on doit penser qu'on le fixe définitivement et avoir l'orgueil de le tourner pour l'avenir.

Une race nouvelle se crée, chaque jour plus abondante et plus riche. Lorsque les acteurs auront compris qu'ils ne doivent pas « jouer », une minute leur rôle, ils prendront conscience de leur responsabilité et de la passionnante beauté de leur art. Il n'y a pas de leçons de jeu cinématographique à leur donner ; il faut sim-

plement leur inculquer quelques principes spéciaux, développer leur culture, leur bon sens, leur méthode afin qu'ils soient susceptibles de comprendre un scénario et de penser un rôle. Là comme ailleurs, il faut proscrire les ficelles, les trucs, les mimiques anciennes. Chacun doit développer son tempérament suivant la ligne d'un rôle. C'est au metteur en scène de choisir l'interprète adéquat, de le guider dans son adaptation et, une fois qu'elle est complète,

d'en diriger fermement l'impression sur la pellicule. Quand on songe que certains artistes français arrivent à nous donner de l'émotion ou du rire, à nous faire comprendre quelque chose malgré la façon criminelle dont on les met en scène, on est conduit à penser que la France doit être une merveilleuse pépinière d'artistes cinématographiques. L'avenir, espérons-le, saura le démontrer.

HENRI DIAMANT-BERGER.

Ce que l'on dit, Ce que l'on sait, Ce qui est...

Le boycottage du film boche

Au cours d'une récente assemblée des directeurs de Cinémas en Angleterre, il a été décidé de maintenir la résolution prise antérieurement de boycotter le film allemand.

Le Cinéma en Chine

SUIVANT un rapport de la Chambre de Commerce anglaise de Shanghai, les films passés en Chine l'année dernière proviennent d'Amérique, dans la proportion de 95 o/o. L'Angleterre et la France viennent ensuite.

Mais ça va...

LA Martin Deutler Film S. A. de Brunswick (Allemagne), a porté son capital de 3 à 6 millions de marks et a fixé son dividende à 10 o/o. La Terra-Film de Berlin, a porté son capital de 4 à 8 millions de marks.

L'Emelka, de Munich, va augmenter son capital de 20 millions de marks. Elle distribue un dividende de 10 o/o pour l'exercice écoulé.

La Richard Oswald Film Société, vient de se transformer en Société anonyme au capital de 55 millions de marks.

Les Juifs en Hongrie

LE Gouvernement hongrois entreprend une campagne assez vive contre les directeurs de cinéma de religion juive. Il propose simplement l'expropriation.

Les Allemands ayant des intérêts considérables dans les affaires de cinéma en Hongrie protestent avec véhémence.

Encore un conflit...

M. Simons et le Cinéma

CES jours derniers, la Commission principale du Reichstag discutait le budget du Ministère des Affaires Etrangères. A cette occasion, le ministre Von Simons a prononcé un discours, dans lequel il a souligné l'importance des films de propagande de son département.

M. Von Simons a insisté pour l'extension de cette propagande, très favorable, a-t-il dit, au rétablissement « plus propice des relations internationales. »

Et l'on voudrait peut-être nier l'importance du cinéma.

CE QUE DIT LE PUBLIC

« Je lis, depuis son apparition, votre *Cinéma magazine* et, je constate, non sans un vif plaisir, qu'il tend de plus en plus à devenir la publication qui manquait à la Cinématographie Française : je veux dire le trait d'union entre auteurs et exploitants d'une part, et spectateurs de l'autre.

« Il est un fait indéniable, c'est que, plus nous allons, plus les scénarios deviennent ridicules ; le fond, très souvent, y fait défaut, ou dénote de la part de l'auteur un manque absolu de « sens du réel et du possible » qu'une importante mise en scène ne suffit pas à dissimuler.

« Depuis l'apparition en France des *Mystères de New-York*, les romans américains pullulent et tiennent chaque jour, à l'écran, une place de plus en plus importante.

« Oh ! je connais d'avance la réponse de l'auteur ou plutôt de l'importateur : « Mais le public se passionne pour le roman cinéma » et puis, ajoute l'exploitant : « Le spectateur qui suit le roman est obligé de revenir chaque semaine à mon établissement, j'ai ainsi une clientèle fixe, certaine ».

« Ne pourriez-vous pas demander à vos lecteurs ce qu'ils en pensent et classer les réponses : je serais heureux de connaître le résultat.

A. ROUGEYRON

Faites attention, Messieurs les « Exploitants » au choix de vos programmes, le public se lasse des inepties et vous allez souvent à l'encontre du but que vous voulez atteindre, parce que vous ne le consultez pas.

Pourquoi ne remplacez-vous pas les « inepties » (je maintiens le mot) par de beaux et longs films qui tiendraient seuls le programme.

Pourquoi présentez-vous certains films comme *Tarzan*, *Tristan et Yseult*, *J'accuse*, et tant d'autres, en deux ou trois fois et même davantage. Pourquoi ne présentez-vous pas ces films en une seule fois ?

Croyez-moi, le jour où l'un de vous prendra cette courageuse initiative, il sera bien agréé du public et fera des affaires.

A. FOREST

On peut se procurer tous les numéros anciens de *Cinéma magazine* dans n'importe quelle librairie, ou à notre administration, 3, rue Rossini, Paris. Joindre le montant en timbres, billets ou mandat.

NOS CONCOURS

NOS REINES PEUVENT-ELLES DEVENIR DES ÉTOILES ?

Nos lecteurs pourront voir combien, parmi les 49 concurrentes au titre de **REINE DES PROVINCES DE FRANCE**

il y a de jolis types de jeunes Françaises gracieuses, ingénues, romantiques, unissant à l'élégance naturelle de notre race, les qualités qui distinguent telle ou telle province.

Ce qui a le plus largement contribué au grand succès des films américains, ce furent les charmes sympathiques, la beauté photogénique de leurs "stars". La France peut-elle rivaliser, à ce point de vue, avec les États-Unis. Nous n'en doutons pas. Aussi avons-nous choisi les dix vedettes américaines les plus réputées, les plus incontestables, et nous venons demander à nos lecteurs : « Parmi toutes les jolies femmes françaises, élues par les « Comités régionaux et qui ambitionnent la poétique couronne de France, quelles sont « celles qui peuvent esthétiquement rivaliser avec les dix célèbres « stars » suivantes :

Mary Pickford. Mary Miles. Margarita Fisher. Norma Talmadge. Jewel Carmen.
Pearl White. Bébédaniels. Constance Talmadge. June Caprice. Maë Murray.

En regard du nom de chaque artiste américaine, indiquer le nom de la reine qui vous semble pouvoir rivaliser avec elle en grâce et en beauté.

MILLE FRANCS DE PRIX SERONT ATTRIBUÉS A CE CONCOURS :

Cinq prix seront décernés aux cinq concurrents qui se rapprocheront le plus de la liste idéale qui ressortira de la majorité des réponses.

Premier Prix :	Deuxième Prix :	Troisième Prix :	Quatrième Prix :	Cinquième Prix :
500 Francs	200 Francs	150 Francs	100 Francs	50 Francs

Toutes les réponses doivent nous parvenir avant le 31 mai 1921.

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone : ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène :
MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

Si vous désirez devenir une vedette de l'écran
Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique
Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent
Si vous désirez vous éviter des désillusions : :
Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

Nous vous filmerons et vous remettrons pour un prix très modéré quelques mètres de film d'essai, indispensables pour juger de vos qualités à l'écran et savoir si vous pouvez devenir un véritable cinégraphique.

LES ÉCUMEURS DU SUD

Grand Ciné-Roman en 10 Episodes par André Dollé

ADAPTÉ DU FILM VITAGRAPH, (Sélection Georges Petit)

ILLUSTRÉ PAR LES CLICHÉS VITAGRAPH

SIXIÈME ÉPISODE

LE PIÈGE DANS LA FORÊT

I. — Le Plongeon tragique

Malgré la haine qui les animait, les Écumeurs du Sud ne purent réprimer un cri d'admiration et d'effroi devant le parti désespéré que venait de prendre si bravement William Duncan résolu à mourir plutôt que de céder à ses ennemis le précieux papier que l'on voulait lui arracher par la force.

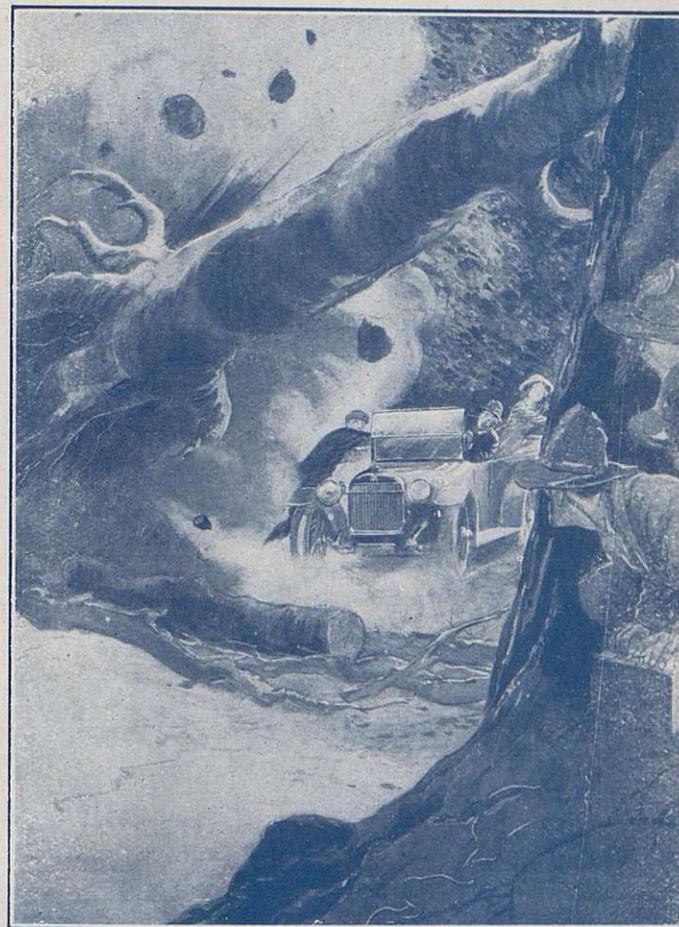
Les bandits regardèrent avec terreur le remous formé par la chute de la voiture ; bientôt la mer reprit son calme, refermée à tout jamais, tel un mouvant linceau, sur les trois victimes.

Les événements que nous venons de relater s'étaient passés si rapidement, que Duncan et ses deux compagnons n'avaient pas eu le temps d'apercevoir un canot à pétrole qui croisait dans les parages.

Lorsque les trois héros eurent disparu, les Écumeurs du Sud reportèrent leur attention sur le canot et s'évertuèrent à faire des signes aux passagers.

Celui qui gouvernait l'embarcation aperçut le premier et s'écria :

— Holà, compagnons !



Et l'arbre géant, sapé par la base, s'abattit au milieu de la route.

RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS. — Harry Johnson ruiné par le consortium Harold Duncan veut refaire fortune dans son « claim ». Il est séquestré par ses propres employés, Wiggins et Bulger. Le fils d'Harold, William, chassé injustement par son père et engagé comme bûcheron, fait parvenir à Edith, fille de M. Johnson, une lettre d'appel du prisonnier.

Le train qui amène Edith est précipité dans le fleuve du haut du pont miné par la crue. William sauve Edith. Les bandits cherchent à capter la confiance d'Edith et à perdre William, qui n'échappe à l'écrasement que pour être jeté à l'eau.

Abusée par Wiggins, Edith se brouille avec William qui s'éloigne. Il échappe à une explo-

Je distingue là-bas notre ami Tête de Taureau qui gesticule à notre adresse... Observez bien et tâchez de saisir ce que signifie sa mimique.

— Elle signifie, s'écria celui qui paraissait le chef de la bande, que Bulger a eu raison de ceux qu'il attendait et que nous ne devons pas nous attarder plus longtemps dans ces parages. Nous allons donc gagner le large avec notre charmante passagère.

Et il se retourna pour adresser un hideux sourire à celle dont il venait de parler... mais sa physionomie changea du tout au tout et il proféra, en même temps qu'un affreux blasphème, une exclamation de dépit : la passagère avait disparu !

Que s'était-il passé ?

Ce serait connaître bien mal William Duncan que supposer qu'il avait voué son âme à Dieu et renoncé pour jamais à la lutte à mort que lui imposaient ses ennemis. Non ; en jetant son automobile à l'eau, William n'avait pas perdu tout espoir de survivre à cette tragique aventure. Entraîné comme il l'était aux sports les plus divers, et cela depuis son très jeune âge, habitué à affronter les plus grands dangers, William s'était dit qu'il pouvait trouver une ultime chance de salut dans sa science de la natation... William ne s'avouait jamais vaincu, même quand il se trouvait, comme à présent, enfermé dans une automobile, à quelques vingt mètres au-dessous de la surface de la mer.

Avant la plongée, il avait emmagasiné dans ses solides poumons toute la provision d'air qu'ils étaient susceptibles de contenir. Aussi, lorsque la voiture eut touché le fond, s'arrangea-t-il pour passer son corps dans l'une des portières restée ouverte ; après quelques efforts, il put remonter à la surface et respirer à nouveau tout son saoul. Mais il s'aperçut bientôt que ni Hardy ni Long Tom ne l'avaient suivi.

Notre héros n'était pas homme à abandonner ses deux amis pour assurer avant tout sa propre sécurité ; cette pensée n'effleura même pas son esprit. Dès qu'il eut compris que ses compagnons risquaient de demeurer pour toujours au fond de l'océan, il s'enfonça à nouveau d'un brusque mouvement résolu.

En quelques brasses, il se retrouva auprès de l'épave où se débattaient, quasiment étouffés, le détective et Long Tom. Par deux fois, William plongea, saisit un homme par les épaules et le ramena à la surface. Quand ils se retrouvèrent à l'air libre, les deux malheureux reprirent goût à la vie et se mirent à nager résolument vers la

côte. Alors, libéré de son angoisse, le brave garçon songea enfin à les suivre.

Ce fut ainsi qu'ils gagnèrent le soubassement du ponton du haut duquel ils s'étaient précipités.

Ce ponton était soutenu par de solides piliers dont les plus avancés se trouvaient presque entièrement immergés, tandis que ceux de l'autre extrémité s'élevaient sur la terre ferme.

Après le pénible effort qu'ils venaient de fournir, les trois hommes éprouvèrent une joie indicible à se reposer quelque peu, accrochés à l'un des piliers.

Ce fut à cette minute que William distingua de son œil exercé, une forme humaine qui flottait à quelques centaines de mètres de là et qui, insensiblement, s'enfonçait dans le flot... Son cœur se prit à battre violemment... cette tête, cette tête qui bientôt allait disparaître... c'était la tête chérie d'Edith Johnson !

Nos lecteurs ont deviné, en effet, que la passagère du canot à pétrole n'était autre que la jeune fille. Toujours baillonnée, pieds et poings liés, elle avait assisté, impuissante, en proie à une angoisse sans nom, au plongeon fantastique de l'auto qui contenait ses amis... puis, peu après, elle avait vu William revenir sur l'eau et sauver successivement ses compagnons. C'était au moment où l'équipage s'efforçait à comprendre le sens des signaux de Bulger. Alors, profitant de cette seconde d'inattention de ses bourreaux, confiante dans le courage et l'esprit de dévouement de William, elle s'était jetée à la mer, toute ligotée qu'elle était, elle avait plongé, puis avait réussi, à quelque distance de là, à revenir sur l'eau. Mais son baillon l'étouffait, ses liens l'empêchaient de nager et elle allait couler à pic.

A cet instant, William l'aperçut, mesura en un seul coup d'œil l'horrible danger que courait la malheureuse et se lança à son secours. Il réussit à l'atteindre à temps, et à la ramener sous le ponton où Long Tom et Hardy s'empressèrent de délivrer Edith de son baillon et de ses liens. Cela fait, ils n'eurent plus qu'à fournir un dernier effort pour gagner la terre ferme.

Dieu n'avait pas voulu que ces braves gens périssent dans cette tragique aventure.

II. — Ruse contre Ruse.

— Pas de temps à perdre maintenant, dit William lorsqu'il eut mis le pied sur le sable de la plage, nous allons guetter ces misérables et les pincer au moment où ils débarqueront.

tion provoquée par Bulger. Rappelé par une lettre d'Edith, il arrive à temps pour empêcher un mariage forcé entre elle et Wiggins. Tombant ensuite dans un nouveau piège des « Ecumeurs », les deux jeunes gens sont enterrés vifs dans une cabane truquée.

William creuse un souterrain. Les bandits découvrent l'évasion, traquent les fugitifs ; le chariot où se trouve Edith rompt ses traits et tombe dans un lac. William resté à cheval, saute à terre, plonge, ramène Edith et s'enfuit avec elle en locomotive.

A Los Angeles, Edith est enlevée par les « Ecumeurs » à une séance de magie. Menacée par le détective Harry, la magicienne avoue. Bulger, au courant de tout, arrête l'automobile dans laquelle William et ses amis Harry et Long Tom viennent au secours d'Edith. Mais William démarre et précipite l'auto dans la mer.

Cependant, comme miss Johnson, plus éprouvée que nous par cette baignade forcée à besoin de soins et de repos, je vais la reconduire à l'hôtel. Pendant qu'elle se changera, moi, j'irai à la Banque retirer quelque argent pour renouveler notre garde-robe à tous trois. En m'attendant, vous, Harry, et toi, Long Tom, restez ici, bien dissimulés sous ce ponton, et tâchez de savoir où nos gaillards vont aborder avec leur bateau.

Long Tom et le détective s'assirent donc commodément sur le sable, tandis que William et Edith, s'en allaient vers la ville.

Nos bandits n'étaient pas allés loin. Bulger et Wiggins connaissaient de longue date l'extraordinaire force de résistance de celui qui leur donnait tant de fil à retordre, sa ruse, son énergie et son courage. Aussi avaient-ils tenu, bien dissimulés, à attendre le laps de temps nécessaire pour être sûrs que, cette fois enfin, leurs adversaires avaient bien rendu leur âme à Dieu.

A mesure que les secondes passaient, le féroce Wiggins exultait davantage.

— Cette fois, ne put-il s'empêcher de dire, nos trois coquins ne viendront plus contrecarrer mes projets de mariage non plus que mes visées sur la propriété du claim.

Mais il lui fallut bientôt déchanter : William, remonté à la surface de la mer, sauvait sous ses yeux ses deux amis ainsi que miss Edith.

Lorsque, revenus de leur surprise, ils voulurent couper la retraite aux fugitifs, il était trop tard : William et Edith étaient déjà loin.

Alors ils décidèrent de passer leur rage sur es deux autres rescapés.

En silence, rampant dans le sable, ils entourèrent le coin où Long Tom et Hardy, épuisés, les membres brisés, goûtaient enfin un bon repos réparateur ; et, profitant de ce que les deux hommes harassés étaient incapables d'assurer la vigilance que leur avait recommandée Duncan, ils s'approchèrent, et, quand ils n'en furent plus qu'à quelques pas, sautèrent sur leurs victimes. Les deux malheureux n'eurent pas le temps d'opposer la moindre résistance car, en deux secondes, ils étaient solidement ficelés et baillonnés.

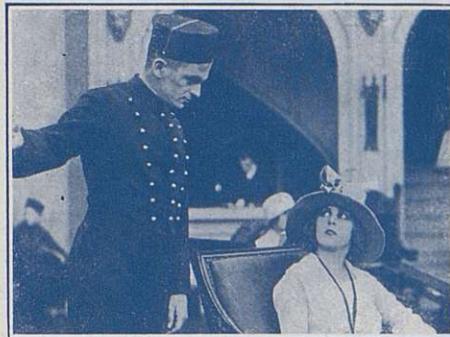
— Ah ! mes lascars, railla Bulger avec un rire sardonique, nous allons vous enlever l'envie de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas !... Vous allez goûter d'un bon petit supplice qui vous enlèvera à jamais l'idée d'aider ce démon de Duncan dans sa lutte contre nous.

Ce disant, il ordonnait par signes à ses acolytes de suspendre les deux pauvres diables attachés par la poitrine aux poutrelles du ponton. Mais le supplice de la pendaison agrémentée d'une noyade eut été martyre trop bénin aux yeux de Tête de Taureau. Il fallait mieux à ce tortionnaire ! Son imagination fertile lui suggéra l'idée de mettre sous leurs pieds une vieille barque à demi-pourrie ; de la sorte, ils resteraient en vie encore quelques quarts d'heure, et, quand la marée montante viendrait balayer l'antique embarcation, ils resteraient suspendus et senti-



Ils approchèrent et sautèrent sur leurs victimes.

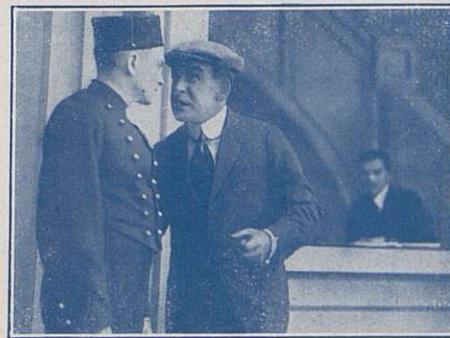
raient peu à peu la mer les engloutir lentement... lentement : les jambes d'abord, puis le tronc, puis la tête... sans pouvoir, baillonnés et ligotés comme ils l'étaient, pousser le plus petit cri ni faire le moindre geste.



— Miss, il y a devant la porte un taxi...

Quand ces préparatifs furent terminés, le sinistre bandit leur adressa un dernier lazzi : — Celui qui viendra vous chercher, mes amis, sera vraiment un dépendeur d'andouilles !

Et, emmenant avec lui toute la bande :



On appela le groom qui précisa.

— A présent, occupons-nous de miss Johnson. Notre ami Wiggins, son amoureux fervent, s'est assez morfondu comme cela ! J'ai une idée épataante pour lui ramener celle dont il attend la main avec une si louable constance !

III. — Le Rapt.

Ayant échangé ses vêtements trempés contre une toilette nouvelle, Edith, redescendue dans le hall de l'hôtel, lisait en attendant son cher William qui lui avait promis de revenir bien vite. Mais les minutes s'écoulaient et l'attente commençait à lui paraître bien longue... et même inquiétante.

Fort heureusement, la jeune fille fut tirée de son anxiété par l'arrivée d'un petit groom de l'hôtel qui vint lui annoncer :

— Miss, il y a devant la porte un taxi qui est venu vous chercher pour rejoindre M. Duncan.

Edith, toute joyeuse, sortit de l'hôtel et prit place dans le véhicule qui s'ébranla immédiatement.

L'idée de Bulger était simple... et, comme toutes les idées simples, elle était excellente.

Ayant appris par un de ses espions que Duncan s'était absenté pour quelques minutes, laissant miss Johnson seule à l'hôtel, il s'en était allé avec ses complices louer une auto dans un garage de Benton, ville voisine de Los-Angeles ; avant de se mettre en route, il avait téléphoné à la compagnie de taxis « La Mondiale » de fournir une voiture dont le chauffeur se présenterait au « Los-Angeles-Palace » en disant venir de la part de M. Duncan ; puis ce chauffeur se rendrait à un point qu'on lui assigna.

Tout marcha sans encombre et l'auto, emmenant Wiggins, Bulger et Lewis, s'en alla tout simplement se poster à quelques milles de la cité, au tournant d'une route par où devait passer le taxi envoyé à Edith.

Le plan réussit de point en point, et, comme le chauffeur, sans méfiance, filait sur la route à toute allure, il se vit soudain barrer le chemin par trois individus qui, l'arme au poing, le sommèrent de s'arrêter... En un instant, les bandits avaient enlevé la voyageuse, l'avaient transportée dans leur propre voiture et avaient ordonné au chauffeur d'Edith plus mort que vif, de regagner seul la ville au plus tôt.

IV. — Poursuite acharnée.

On devine quelle fut la stupéfaction de William lorsque, revenu au Palace, on lui apprit que « miss Johnson était partie dans un taxi qu'il lui avait envoyé ! »

— Mais je n'ai envoyé aucun taxi ! se récria le jeune homme.

On appela le groom qui précisa :

— Je me souviens fort bien de la chose, monsieur ; c'était un taxi ordinaire dont le chauffeur m'a dit avec un air de parfaite loyauté : « Je viens chercher une demoiselle nommée miss Johnson, pour rejoindre M. Duncan ».

— Pouvez-vous me donner le signalement de la voiture ?

— Oui, c'était une voiture fermée, peinte en rouge.

— De quelle compagnie ?

— La « Mondiale », je crois.

William se précipita au téléphone et, ayant consulté l'annuaire, il demanda le numéro de la compagnie.

Un homme lui répondit :

— Je ne puis vous renseigner, mais je vais voir si l'on a commandé un taxi de la part de M. Duncan.

Il s'absenta, puis revint peu après et expliqua :

— En effet, il y a un peu plus d'une heure, on nous a demandé par téléphone un taxi qui devait prendre au « Los-Angeles-Palace » une dame du nom de miss Johnson afin de la conduire sur la route de Benton où l'attendait, paraît-il, un monsieur Duncan. Or, le chauffeur qui vient de rentrer à l'instant m'a raconté qu'il a été attaqué à quelques minutes de la ville par trois hommes qui tout en le menaçant de leurs revolvers, ont enlevé la jeune dame et l'ont transportée dans une autre automobile qui les attendait.

— Cela se passait sur la route de Benton ? dites-vous.

— Oui, monsieur.

— Bien, je vous remercie.

Puis, demandant aussitôt une autre communication, il téléphona au garage de Benton où on lui confirma que trois hommes y avaient loué une auto, une heure auparavant, avec l'intention de se rendre à la ville de Redwood.

William en savait assez.

Il sauta dans une automobile qui stationnait à la porte et, afin d'aller retrouver ses deux amis dont l'appui lui devenait indispensable dans la poursuite fertile en péripéties qui s'annonçait, il ordonna :

— Conduisez-moi au vieux quai des Pêcheurs !

Grande fut la surprise de Duncan quand il trouva vide la place où il avait laissé ses braves compagnons Hardy et Long Tom.

Il chercha longtemps, en proie à la pire inquiétude... quand tout à coup, de vagues gémissements parvinrent à ses oreilles... il se pencha et il aperçut deux corps qui, suspendus par les épaules aux poutres du ponton, se balançaient dans le vide à chaque cahot d'une barque que commençaient à secouer les vagues de la marée montante... C'étaient ses amis !

Sans perdre un instant, William se suspendit dans le vide afin d'atteindre les cordes qu'il trancha avec son couteau. Les deux hommes s'affalèrent au fond de la barque. Duncan descendit prestement les rejoindre et, en un clin d'œil, il les débarrassa de leurs liens.

— Cette fois, avoua Long Tom, j'ai bien

crû qu'il me fallait dire adieu à cette chienne de vie !

— C'est bien la plus tragique émotion que j'aie ressentie de toute ma carrière de détective ! affirma Hardy.

William les mit alors au courant du rapt de la jeune fille, et les trois hommes, animés d'une commune allégresse, se jetèrent dans l'auto qui avait amené Duncan...

Et la poursuite commença.

La voiture sortie des murs de Los-Angeles, allait maintenant bon train sur la route de Redwood, sans souci du vent qui leur fouettait le visage, les voyageurs interrogeaient l'horizon, penchés avec anxiété à chaque portière du véhicule. Mais à leur grand dépit, ils atteignirent la ville sans avoir rencontré leurs ennemis.

— Ces bandits nous ont mis sur une fausse piste, dit William.

— A moins, fit le détective, qu'ils nous aient brûlé la politesse grâce à l'avance fort appréciable qu'ils possédaient sur nous.

— Voici la gare, dit Long Tom. Comme vous le voyez, elle est voisine du passage à niveau et une auto qui se serait engagée sur cette route n'aurait pu rester inaperçue pour le personnel de la station.

Et, s'approchant des employés, il leur demanda :

— N'avez-vous pas vu passer une automobile contenant plusieurs hommes et une femme ?

La réponse des employés fut unanime :

— Non, nous n'avons rien vu !

Les trois hommes se consultèrent.

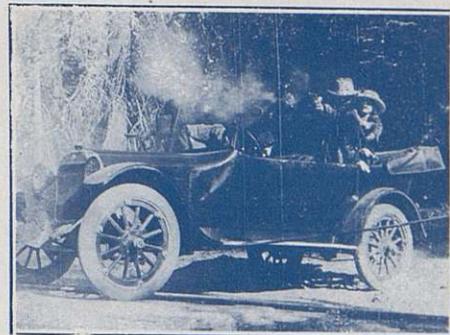
— A mon avis, dit le détective, ils se sont arrêtés en route et ont trouvé un abri soit dans la forêt, soit dans une caverne, soit dans une cabane de bûcheron.

— Wiggins et Bulger sont trop méfiants pour s'être attardés dans le pays, énonça Long Tom. Leur seule et unique préoccupation a dû être de mettre entre eux et nous le plus de distance possible. S'ils ne sont pas encore passés ici, c'est qu'ils ont dû emprunter quelque chemin de traverse plus difficile et plus accidenté que la grande route ; et, là, leur auto a peut-être rencontré des obstacles insurmontables.

— Bien dit, approuva William, c'est également mon opinion. Nous allons donc faire demi-tour et nous rendre prudemment à leur rencontre en regardant si quelque chemin de traverse vient aboutir à la route que nous avons suivie. Pour cela, des chevaux conviendront mieux.

Ils louèrent donc trois montures et revinrent lentement sur leurs pas.

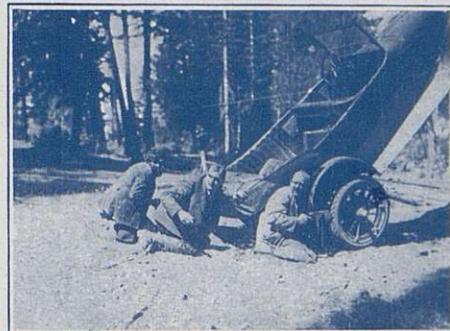
William et Long Tom ne s'étaient pas trompés dans leur hypothèse : Bulger avait appris qu'un train express passait en gare de Redwood à midi précis. Sa préoccupation avait donc été de rejoindre en temps voulu ce train et de s'y embarquer avec ses complices et leur prisonnière. Autant par prudence que pour gagner du temps, il avait ordonné à son chauffeur de couper par un chemin de traverse qui, biaisant par la forêt,



Les roues d'avant avaient déjà franchi le câble.

évitait les circonvolutions nombreuses de la grande route et abrégait le trajet.

L'ennui était que ce chemin se trouvait en fort mauvais état et était quasiment impraticable pour une auto ; d'où, pannes fréquentes et retard considérable.



Les trois Ecumeurs s'étaient dissimulés derrière l'auto.

C'est cet ensemble de circonstances qui avait permis à William de précéder les Ecumeurs du Sud dans l'itinéraire qu'ils se promettaient de suivre.



— Bah ! dit William, nous les retrouverons !

A quelques milles de la gare de Redwood, les trois cavaliers rencontrèrent un croisement de routes.

— Voilà, dit William, le chemin dans la forêt par où nos voyageurs ont dû se diriger.

Et, hardiment, ils entrèrent sous bois.

Comme ils cheminaient au trot modéré, ils aperçurent un treuil qui servait à hâler les lourdes charges de bois. Cette vue donna à Duncan une idée ingénieuse.

— Nous n'avons pas pensé, dit-il, à la façon dont nous obligerons nos gredins à stopper s'il leur prend fantaisie de nous filer sous le nez ! Nous ne pouvons songer à faire usage de nos armes car nous risquerions de blesser miss Edith qu'ils emmènent avec eux... Or, voici un moyen ingénieux de leur barrer le passage !

Ayant dit, il descendit de cheval et se dirigea vers un brave bûcheron affecté à la manœuvre du treuil.

— Voici, dit-il, en lui tendant quelques bank-notes, une petite somme que je vous donne en rémunération d'un service que j'attends de vous : nous sommes à la recherche de bandits qui s'enfuient en auto.

Ils vont vraisemblablement passer par ici. Voulez-vous placer le câble de tirage en travers de la route, à une hauteur suffisante pour arrêter leur véhicule ?

— Oui, dit l'homme, alléché par le gain.

— Lorsque nos gens seront immobilisés, je vous ferai un signal : trois coups de sifflet. Cela voudra dire qu'il faudra actionner votre treuil de façon à tendre à fond votre câble.

— Compris ! fit l'homme.

William ne s'était pas trompé dans ses prévisions. A peine achevait-il de donner ses ordres qu'une auto déboucha, à prudente allure à cause des ornières profondes. Quand celui qui la conduisait vit l'obstacle, il était trop tard pour l'éviter : déjà les deux roues d'avant, emportées par l'élan, avaient franchi le câble. Celui-ci avait alors bloqué l'auto, l'obligeant à s'arrêter net.

William, Long Tom et Hardy surgirent du bois, revolver au poing. A leur vue, Wiggins poussa une interjection de colère et de surprise :

— Ah ! ça, ces trois hommes sont-ils donc des démons qu'ils réussissent à surmonter tous les obstacles et à vaincre les éléments eux-mêmes !

— Des démons ?... Peut-être ! fit William.

Puis, ayant crié précipitamment cet avertissement :

— Miss, crampez-vous, crampez-vous de toutes vos forces !

Il donna trois coups de sifflet.

A ce signal, le câble qui maintenant passait sous l'avant de la voiture, se tendit brusquement avec une force inouïe et, soulevant l'auto, projeta violemment sur la route tous les occupants à l'exception d'Edith qui avait eu le temps de s'agripper aux parois.

Bulger, Wiggins et Lewis se relevèrent en jurant de rage et en frottant leurs côtes endolories... puis, d'un air soumis et craintif, ils firent mine de se rendre.

Déjà William triomphant s'approchait d'eux. Lorsque, d'un même geste, les trois bandits sortirent leurs revolvers, et d'une triple décharge, réveillèrent les échos de la forêt. William, Long Tom et Hardy, en entendant le sifflement sinistre des balles à leurs oreilles, se jetèrent vivement sous bois. Là, abrités chacun derrière un épais tronc d'arbre, ils répondirent du tac au tac en déchargeant leurs brownings sur ceux qui les attaquaient. Malheureusement, les trois Ecumeurs, profitant de la surprise, avaient eu le temps de se dissimuler derrière l'auto toujours soulevée, en sorte que William et ses amis, dans la crainte d'atteindre miss Edith, ne pouvaient faire feu qu'avec une prudence extrême.

Bulger comprit tout l'avantage qu'il pouvait tirer de cette situation. Il aperçut à cet instant les trois chevaux que nos amis avaient amenés de Redwood ; les braves bêtes, peu préoccupées par les coups de feu et par le drame qui se jouait non loin d'elles, broutaient en liberté les jeunes pousses de branches. Bulger fit un signe à ses deux complices :

— Les chevaux ! leur souffla-t-il.

Ils comprirent et, tout en protégeant leur retraite par un tir éperdu, ils s'acheminèrent à reculons vers les trois montures. Arrivés à leur proximité, ils saisirent les brides, s'enlevèrent d'un saut énergique chacun sur une selle... puis, tournant le dos, ils s'en furent à bride abattue salués par les balles des brownings de leurs adversaires.

— Bah ! dit William, quand es cavaliers eurent disparu au tournant du chemin, nous les retrouverons ! L'essentiel est que nous ayons délivré cette pauvre miss Edith.

Et, ce disant, il commandait au manœuvre du treuil de desserrer la tension du câble qui, lentement, laissa l'auto se reposer sur le sol.

Miss Edith, d'une tendre pression de la main, remercia son cher et dévoué William.

— Ils ont nos chevaux, dit Long Tom, comment allons-nous faire maintenant ?

— C'est bien simple, répondit William en s'assurant que le véhicule n'avait pas été endommagé... échange de bons procédés : ils ont nos montures, nous avons leur auto... Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... Messieurs, veuillez prendre place.

Long Tom et le détective s'installèrent dans le véhicule. Et William, sans plus se soucier du pauvre chauffeur qui, tout ahuri de cette aventure et fort meurtri de sa chute, protestait en geignant dans un des fossés de la route, mit le moteur en marche, s'installa au volant, et, s'exclama gaiement :

— En route !

V. — Le Piège.

Adroitement conduite par William Duncan, l'automobile suivait la route accidentée, en évitant avec soin les trous, les ornières et les obstacles de toutes sortes. Les quatre voyageurs,

après tant d'émotions, respiraient avec une véritable volupté faite de la joie de vivre et d'une ivresse de liberté, les salubres senteurs de la forêt. Un air vig leur fouettait le visage et mettait aux pommettes d'Edith et de William les fraîches couleurs carminées de la jeunesse et de la santé.

Pendant que l'auto continuait lentement sa route, les trois bandits, grâce à la vitesse de leurs chevaux, prenaient rapidement de l'avance. Mais les bêtes avaient déjà fourni une traite assez fatigante pour venir de Redwood ; ce galop échevelé sur des milles et des milles, sans répit, sans trêve, eut tôt fait de les épuiser. Si bien que lorsque Bulger, Wiggins et Lewis songèrent enfin à modérer leur allure, ils s'aperçurent que leurs montures, à bout de souffle, étaient prêtes à tomber sur les genoux.

— La peste soit de ces carcans à trois pattes ! grogna Wiggins qui, étant le plus lourd de tous, avait le plus fatigué sa bête.

— Que n'avons-nous sous la main nos solides et fougueux pur-sang du claim ! s'écria Bulger.

— Le mien ne peut plus faire un pas, dit Lewis, si nous tuons nos chevaux sur place, nous serons obligés de continuer notre route à pied et cela n'aurait rien de séduisant car le soir approche.

— Rien ne nous empêche de leur faire prendre quelque repos, approuva Wiggins en mettant pied à terre. Du reste, en admettant que Duncan ait pu faire démarrer l'auto — ce qui n'est rien moins que certain — il n'est pas près de nous rattraper étant donné le déplorable état dans lequel se trouve la route que nous venons de parcourir.

— Tiens ! quelle est cette cahute ? s'écria Bulger qui, ayant mis, lui aussi pied à terre, s'approchait tout en parlant d'une sorte de guérite en pierre, dissimulée dans un fossé, assez semblable à une petite remise de cantonnier.

Les deux autres le suivirent.

La guérite était fermée par une vieille porte en fer, rouillée, rongée d'humidité, une porte qui avait dû être solide, autrefois, lorsqu'elle était neuve !... Quelques lettres rouges, vestiges d'une inscription effacée, se lisaient encore sur le métal.

Bulger, intrigué, gratta avec précaution la rouille qui recouvrait l'inscription, bientôt il put lire ces mots :

SERVICE FORESTIER

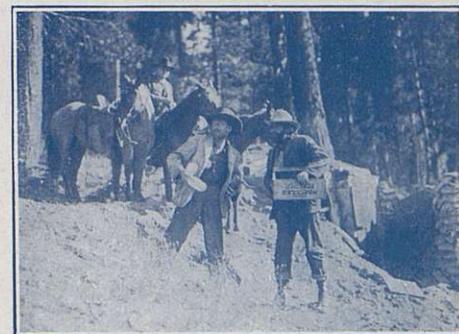
POUDRE DES SERVICES FORESTIERS DU DISTRICT
DÉFENSE D'APPROCHER
(Danger de mort)

Bulger se retourna vers ses complices ; toute sa face reflétait une joie diabolique et cruelle : une nouvelle idée infernale venait de surgir dans son cerveau à la vue de cette inscription.

Il appela Lewis, le plus fort des trois, et il lui ordonna d'enfoncer la porte. Après quelques robustes poussées, la vieille porte céda.

Ils entrèrent.

— Tout le matériel est bien là ! s'exclama joyeusement Bulger. Il se baissa et, faisant



Muni des deux bouteilles d'explosif, il revint au bord de la route.

sauter le couvercle de l'une des caisses qui se trouvaient devant lui, il en sortit de longues cartouches qu'il brandit en riant devant les yeux de Wiggins et de Lewis.



Puis, l'oreille aux aguets, ils attendent.

— De la dynamite ! s'écria-t-il. C'était en effet de la dynamite en cartouches qui servait, soit pour couper des arbres trop gros, soit pour faire sauter des quartiers de rocs.



Ils se mirent à déblayer le terrain.

Sur le couvercle de la caisse, un papier imprimé était collé. Bulger le lut, puis il s'exclama :

— C'est merveilleux : ces braves forestiers ont pensé à tout !... Le matériel qu'il nous faut est là... avec la façon de s'en servir !

Cependant Lewis qui, lui aussi, furetait dans le réduit, ramassa deux bouteilles qu'il s'empressa de considérer en transparence à la lumière du jour :

— Aurait-on pensé aussi à notre estomac ? dit-il.

Mais Bulger lui arracha des mains les deux flacons en s'écriant :

— Imbécile ! C'est du fulminate de mercure !

Et, muni d'une vingtaine de cartouches et des deux bouteilles d'explosifs, il revint au bord de la route, toujours suivi de ses deux complices.

Ils choisirent avec soin l'un des arbres les plus hauts et les plus épais, un arbre énorme, un colosse de la forêt ; ils s'assurèrent que le vent l'avait déjà légèrement incliné dans la direction où ils souhaitaient de le voir tomber. Puis ils se mirent à creuser, au pied du tronc, une douzaine de trous à égale hauteur du sol. Cela fait, ils introduisirent une cartouche dans chaque trou.

On sait que le fulminate de mercure en vase clos fait explosion à la moindre percussion. Aussi Bulger disposa-t-il judicieusement les deux bouteilles qui devaient enflammer la charge. Ensuite, il plaça sur la route quelques grosses branches cassées et des débris de roche, afin d'obliger les voyageurs à stopper et à débayer le sol.

Ce travail terminé, les trois misérables se retirèrent au plus épais d'un fourré où ils avaient, depuis leur arrivée, dissimulé leurs chevaux.

Puis, couchés sur le sol, l'oreille aux aguets, ils attendirent.

Bientôt, le son lointain d'un klaxon les prévint de l'approche d'une automobile.

— Les oiseaux viennent au piège ! grogna Wiggins avec une joie sauvage.

Pendant ce temps, Bulger sortait son revolver, s'assurant qu'il était bien chargé, puis, tout en le dirigeant sur les bouteilles de fulminate, il dit avec une certaine fierté.

— Le doigt et l'œil de Bulger n'ont jamais raté un cheval à 100 mètres, un homme à 50, un lièvre à 20 et une mouche à 10 mètres. Vous allez voir, mes vieux copains, le joli feu d'artifice que je vais tirer sur le passage de cet imbécile de Duncan.

Sans méfiance, celui que Tête de Taureau maltraitait avec une telle désinvolture, arrivait à quelques mètres de l'arbre miné. Long Tom, le premier, aperçut les branches d'arbres éparses sur le sol.

— Ces damnés bûcherons, grogna William, laissent traîner en pleine route des branches suffisamment grosses pour nous faire casser les os.

Les trois hommes descendirent de l'auto et se mirent à débayer le chemin. Dans son fourré, Bulger, qui avait entendu, se pencha vers l'oreille de Wiggins et murmura en ricanant :

— Que dira-t-il, alors, de celle que je vais lui servir !

L'oreille fine de Duncan perçut ce chuchotement, son œil d'aigle aperçut des silhouettes entre les branches. Aussitôt, il sortit son browning et fit feu dans leur direction ; une grêle de balles partie du fourré, lui répondit sur le champ... Bientôt Lewis et Long Tom se mêlèrent à la lutte.

Seul, Bulger ne tirait pas : posément, il visait les deux bouteilles qu'il avait placées au pied de l'arbre... Tranquillement, il tira deux balles... l'une après l'autre, les bouteilles éclatèrent, puis, ce fut subitement une explosion formidable qui se prolongea, se répercuta longuement à travers la forêt... Et le grand arbre géant, sapé par la base, s'abattit au milieu de la route avec un long fracas de branches brisées.

FIN DU SIXIÈME ÉPISODE

PETITE CORRESPONDANCE

"IRIS" répond aux questions qui lui sont posées (deux questions au plus par lecteur et par semaine). Il prie ses correspondants de suivre attentivement cette rubrique où, dans les n° déjà parus, ils trouveront des réponses allant au devant de leurs questions.

Branche de Mimosa. — 1° Nous avons déjà répondu plusieurs fois à cette question, voir la Pet. Corresp. n° 12 ; 2° n'a pas créé de compagnie.

M. R. 1904. — 1° Oui, Toto est français ; 2° film inconnu, est-ce bien le titre ?

Maurice, classe 20. — 1° Voyez-en la raison en lisant la réponse à *Une admiratrice de Cresté* ; 2° truquage ; 3° la faute en est aux directeurs ; 4° Fabienne Fabrège tourne en Italie.

Joe. — Adressez-vous à la Super-Film, 8 bis, cité Tréville.

C. M. Caen. — Vous retrouverez bientôt Hutchinson dans un grand ciné-roman.

Manota. — Etes-vous sûre du titre ?

Pierrot, Pierrette. — M. L. Derval est actuellement en Italie

Marinette. — Ecrivez-lui à l'Athénée.

Muguette. — 1° Alfred Zorilla est le fils de la nuit ; 2° oui.

Léo, Tunis. — *Hands-Up* en librairie.

Ecila. — Jack Mower a environ 25 ans.

Jackie. — 1° Margarita Fisher et Jack Mower n'ont jamais cessé de jouer ensemble ; 2° *L'île de la Rançon* a été tournée à 50 kilomètres au large.

R. Bertrand. — 1° Demandez ces renseignements à M. Antoine, à la S. C. A. G. L., 30, rue Louis-le-Grand ; 2° Romuald Joubé est né dans le Midi.

Princesse moscovite. — Max Claudet : Phocée-Film, 83, cours Pierre-Puget, à Marseille.

B. A. R. — Anne Luther interprète les rôles de Maud et de Betty dans *Le Grand Jeu*.

David, roi de Pique. — 1° Oui, abonnez-vous ; 2° William Farnum : actuellement à la campagne, va partir en Italie pour tourner ; on l'a vu dans *L'Homme le plus fort*, *L'Or maudit*, etc.

André de Bega. — Lisez Pet. Corr. précédente.

G. C. Abel. — Film trop ancien.

Étincelle. — Depuis sa parution, *Cinémagazine* publie des articles techniques ; adressez-vous aux maisons de location.

Jacques Delage, Saint-Germain. — Reçu votre lettre très intéressante mais trop particulière pour être publiée. Faisons nécessaire pour vous aider.

Un ami du cinéma. — Reçu votre réponse très intéressante à Madeleine Joyeuse, c'est hélas la vingt-cinquième du genre et les colonnes de *Cinémagazine* ne suffiraient pas à leur publication.

Aulhier Camille. — Bébé Daniels est la partenaire habituelle de Lui ; écrivez à Mme Huguette Duflos, à l'Eclipse.

Myriem. — Dans *Ames d'Orient* : Tallier (le jeune docteur), André Nox (Djavid Hussein) Dulin (René Ludger).

S. O. S. 22. — Les artistes reçoivent déjà trop de lettres.

Zizi. — Nous ne donnons pas ici de biographie.

P.-S. — Oui.

Léo Ralaix. — 1° Parce qu'il a trouvé un engagement ailleurs ; 2° des meilleurs, oui.

Bobby. — Le film dont vous parlez n'a pas été édité en France. N'oubliez pas qu'un film projeté en Amérique n'est vu en France que deux ou trois ans après, et quelquefois même plus.

Champroux. — Vous êtes opérateur projectionniste et vous parlez de cadrer votre décadage en donnant à toute la masse de votre appareil un mouvement « montant ou descendant !... » les appointements d'un opérateur de prise de vues varient entre 800 et 3.000 francs par mois, cela dépend des qualités professionnelles.

Lucette et Myrella. — Absolument rien.

Lucienne Rey. — N'a pas paru en épisodes.

E. Pilzer. — Eve Francis, née à Bruxelles ; son tour viendra, mais nous attendons qu'elle ait interprété un film digne de son talent.

Une Gosse. — 1° Marcelle Pradot et Jaque Cate-lain dans *L'Homme du large* ; 2° pour l'instant il n'en est pas question.

Nanette. — Ce sont leurs noms.

Tom and Ned. — 1° Pas pour l'instant ; 2° un jour ; 3° Kathlee O'Connor est miss Donavan dans *Le Fauve de la Sierra*.

Une abonnée. — 1° Bientôt ; 2° Suz. Linker est Française de la Boulaye dans *La Nouvelle Aurore*.

A. C. Grand. — *Olive.* — Mlle Jaffry est Diana dans *Tue la Mort*.

Andréa S. — Oui, c'est bien Grace Darmond qui est Jessy dans *Ravengar* : Vitagraph Studios, Hollywood (Californie).

Dolly Desy. — *Doug.* — June Caprice ne fait plus de cinéma, dit-on ! impossible de vous donner adresse ; 2° voyez numéro 16.

Paul Sandys. — En les payant leur prix assez élevé, un particulier peut se procurer des affiches dans n'importe quelle maison d'édition.

Pierrette. — Pierre Boisville à la Société des Ciné-romans, 23, rue de la Buffa, à Nice.

Léo Pancook. — 1° Voyez un metteur en scène ; 2° peut-être.

Albert Denisot. — Tous les metteurs en scène et artistes voyagent, c'est le métier qui le veut ; vous trouverez l'adresse de l'un d'eux dans le n° 6 que nous vous avons envoyé.

Miss Mollie. — 1° C'est Raphaël Duflos qui interprète le rôle de Delaveau dans *Travail* ; 2° c'est son nom véritable.

Frédéric Bras. — Adressez-vous à *Bonsoir*.

Doudou. — 1° Il faut des artistes grandes comme des petites, parfois même des nains ; 2° non ; 3° Voir *Une abonnée*.

Nell-Lit. — 1° Oui, 2, rue des Italiens à Paris ; 2° j'ignore ce détail ; 3° nous pensons parler prochainement de Navarre.

Un mandoliniste. — 1° Voir adresse de M. Cresté dans la Petite Correspondance du n° 9 ; 2° pour être artiste, il n'est pas nuisible d'être aidé, mais il est indispensable aussi d'avoir des connaissances sinon générales du moins élémentaires.

Mlle sans nom. — Le 1^{er} concours est terminé.

Gilberta. — Vous trouverez le prénom et l'adresse de M. Mathé dans la Pet. Corresp. du n° 12.

Maneci. — Certaines de ces productions du Far-West sont très intéressantes, d'autres le sont moins ; on ne peut pas faire de généralités.

Eglantine. — 1° Irène Vernon Castle était Dolly dans *Le Mystère de la double Croix* ; 2° oui, c'est la même artiste.

Un abonné relizanaï. — Nous l'ignorons.

Nino's à Fismes. — 1° Charlot est un artiste, Billy en est un autre ; 2° non, ce ciné-roman n'a pas été mis en livraison ; nous ne connaissons pas le nom de ces artistes.

Cécile. — 1° Notre n° 15 donne un article sur Signoret ; 2° on ne connaît pas les artistes de second plan ; film inconnu, trop vieux.

Maud Astor, petite souris de bibliothèque. — On n'a encore fait que des publications très ordinaires dans ce genre. Faites traduire lettre en anglais.

Carlin A. — Monette. — Ecrivez à la Phocée, 8, rue de la Michodière.

IRIS

L'abondance de cette rubrique m'oblige à prier mes lecteurs de prendre patience.

SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60-62, avenue de la Motte-Picquet
Métro : La Motte-Picquet-Grenelle - Tél. : Saxe 65-03
Direction artistique : G. MESSIE
Grand orchestre symphonique : A. LEDUCQ
— Programme du 13 au 19 Mai 1921 —

Rideau à 8 heures et demie. Spectacle exclusivement français

PATHE-JOURNAL : Actualités au jour le jour

L'HOMME AUX TROIS MASQUES

4^e Episode : **Les Remords de Fergus**

LA CAUTION
avec Dorothy Phillips

GIGOLETTE
Grand drame parisien de Pierre Decourcelle

1^{er} épisode : **Les Ailes blanches**
CHARLOT MITRON

Intermède : **ROSEL**, sosie de Mayol, dans son répertoire.

Tous les jeudis à 2 h. 1/2 : Matinée spéciale pour la jeunesse

La semaine prochaine : **COLOMBA**, beau film français

GIGOLETTE, 2^e épisode : **Jôé marin, par le singe Jôé Martin**

BREVETS A VENDRE

Nouveau Ciné-projecteur 1921 (sans croix de Malte). Écrire : **Raoul Marinier**, mécanicien, 4, rue de Sèze, Lyon (Rhône).

CHAT Bons de la Défense et titres non cotés, 53, F.-Montmartre (9^e). **Banque Baumgarten**.

COLE PROFESSIONNELLE des Opérateurs cinématographiques de France, 66, rue de Bondy, Paris. Tél. : Nord 67-52. **Projection et Prise de vues.**

N° 17 - 13-19 Mai 1921

LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro
le 6^e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



— Aussitôt, il sortit son browning.

CLICHÉ VITAGRAPH